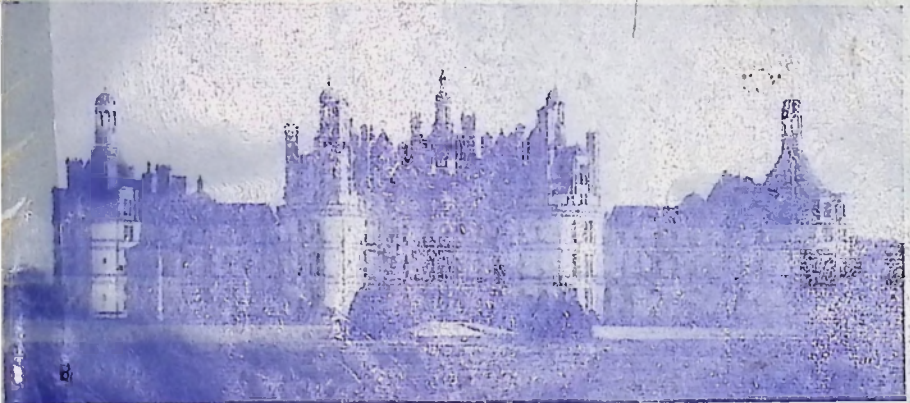


COMMENT
CHAMBORD FUT SAUVÉ
PAR SON CURÉ

(ONZIÈME ÉDITION)



LA SEMAINE TRAGIQUE

(21-27 Août 1944)

IMPRIMERIE R. SILLE
BLOIS

—
1958



Photo Gonzague Dreux

La ferme Lina, incendiée par les Allemands

*M. J.
L.
+
curé de Chambord*

COMMENT
CHAMBORD FUT SAUVÉ
PAR SON CURÉ

(11^{me} édition)

EVECHE
DE BLOIS

10 Août 1945.

Cher Monsieur le Curé,

La libération de la France ne s'est réalisée que grâce à l'héroïsme de ses fils. Vous avez été vous-même, à Chambord, dans les jours tragiques du mois d'août 1944 un de ces vaillants fils de France qui ont bien mérité de la Patrie.

Comme le « Bon Pasteur » qui ne craint pas de donner sa vie pour ses brebis, vous avez défendu votre troupeau et tous les réfugiés qui étaient venus s'y adjoindre avec un mépris absolu du danger.

En bon Alsacien que vous êtes resté, vous avez su comment il fallait tenir tête aux Allemands, et, par votre courage, votre ténacité, votre habileté, vous avez sauvé de nombreuses vies humaines et évité l'incendie du château de Chambord et des maisons qui l'entourent.

Il convenait que l'on gardât fidèlement le souvenir de tels événements.

Aussi sommes-nous heureux de souhaiter une large diffusion à la brochure qui paraît, relatant l'histoire de Chambord au moment de la libération.

Et, en votre personne, cher Monsieur le Curé, c'est à tous nos chers curés de campagne que nous voulons rendre hommage. Beaucoup se sont montrés comme vous des héros magnifiques, mais tous ont été là où la Providence les avait placés, non seulement des mainteneurs et des défenseurs de la Foi, mais de vrais Fils de France qui ont su garder dans les âmes, avec l'amour de Dieu, l'amour de la Patrie.

Veillez agréer, cher Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments respectueux et tout cordialement dévoués.

† Maurice ROUSSEAU,
Evêque d'Isba,
Vicaire Capitulaire de Blois.

EVECHE DE BLOIS

Le 29 Mars 1950.

Cher Monsieur le Curé,

Vous m'avez demandé, en fils soumis de l'Eglise, mon « imprimatur » pour votre belle brochure sur la libération de Chambord.

Avais-je besoin de vous l'accorder, puisque Son Excellence Monseigneur Rousseau vous l'avait déjà donnée à titre de Vicaire Capitulaire, et y avait joint une lettre si élogieuse !

J'en fus néanmoins fort heureux, puisque vous m'offriez une bonne occasion de m'associer de grand cœur à tout ce que vous écrivait ce vénéré prélat, et à y joindre le témoignage personnel de mon admiration pour une activité résistante qu'il a plu au Gouvernement de reconnaître récemment en vous décorant de la Croix de la Légion d'Honneur.

Nous y avons tous applaudi de grand cœur, et Je bénis la réédition de votre si prenante brochure, pour qu'elle continue son apostolat patriotique, et aide les Français d'aujourd'hui à suivre les exemples de courage civique que vous leur avez si bien donnés aux jours tragiques et douloureux de notre histoire nationale que vous avez, en vrai fils de l'Alsace et en vrai prêtre de Jésus-Christ, si noblement vécus.

† LOUIS, Evêque de Blois.

Nihil obstat
Blois, le 1^{er} avril 1950.

Em. JOULIN, Chan.
Censor deputatius.

Imprimatur,

Blois, 2 avril 1950.

† LOUIS, Evêque de Blois.



Photo Gonzague DREUX

M. le Chanoine J. GILG
Curé de Chambord (1944)

Premiers récits de la presse locale



Le dévouement d'un prêtre Chambord, 21-25 Août 1944

Au cours du tragique mois d'août que nous avons vécu, Chambord fut le théâtre d'un drame qui aurait pu avoir les conséquences les plus désastreuses. Nombre de témoignages tous spontanés se sont plu à proclamer que, si l'irréparable ne se produisit pas, on le dut à l'intelligente initiative, au sang-froid, au courage héroïque de M. l'abbé Gilg, curé de la paroisse. Il fut pour tous, dit une relation, « un réconfort et un exemple ; méprisant la fatigue, malgré son grand âge, il tint tête aux autorités allemandes et réussit à sauver tout ce qui pouvait l'être des hommes et des biens, limitant ainsi les représailles à l'inévitable ».

La semaine du 21 au 27 août fut, suivant l'expression de M. Gilg lui-même, une « semaine martyre ».

Le lundi 21, quand les Allemands firent irruption dans Chambord, tout un ensemble de circonstances se conjuguait pour déchaîner des représailles sans merci : des barrages sur toutes les routes, des dépôts d'armes et de munitions dans plusieurs maisons, résistance des F. F. I. et combat dans le voisinage même du château et du bourg, un soldat allemand tué et, pour comble, les officiers ajoutaient, faussement d'ailleurs, des coups de feu partis du haut du château ainsi que d'une chambre haute de l'hôtel Saint-Michel. Ce qui devait s'ensuivre fatale-

ment, on ne le savait que trop, d'après les cas analogues signalés de partout : c'était l'incendie de l'agglomération, l'arrestation d'otages et le massacre.

De fait, des incendies furent allumés en divers points. En particulier, l'hôtel Saint-Michel, où prenaient pension un certain nombre d'estivants, fut bientôt la proie des flammes. La population fut parquée dans le château, les hommes dans la cour Henri II, les femmes et les enfants dans une salle, avec défense formelle de sortir et de communiquer d'un groupe à l'autre. D'ailleurs, des sentinelles étaient postées partout, mitrailleuse au poing. Une quarantaine d'otages furent saisis, qui comparurent devant les officiers, réunis en une sorte de conseil de guerre. Les envahisseurs ne parlaient rien de moins que de les fusiller et d'incendier tout y compris le château et ce qu'il contenait de richesses incalculables évacuées des grands musées nationaux.

Dès les premiers instants de ce drame, M. l'abbé Gilg intervint près des chefs de l'armée occupante. Originaire d'Alsace d'où sa famille s'était jadis exilée pour demeurer française, parlant parfaitement l'allemand, il mit cet avantage au service de sa paroisse et de ses paroissiens.

Son premier objectif fut, comme il l'a raconté lui-même, de calmer la fureur des soldats exaspérés par la phobie des « terroristes », d'éviter le massacre général, d'arrêter l'extension des incendies.

Il s'avança donc hardiment vers un sous-officier qui braquait sur lui sa mitrailleuse, et lui dit en allemand : « Je suis le curé de cette commune. Pourquoi ces menaces de destruction et ce combat ? Je ne connais pas de terroristes. »

Réponse : « J'ai un camarade tué, cela ne s'oublie pas. Il sera vengé. »

Le Curé : « Vous avez un chef, je veux lui parler. »

A ce moment, des femmes en pension à l'hôtel, crient : « Le feu est à l'hôtel... Oh !! toutes nos affaires vont

être brûlées, nous perdons tout, qu'allons-nous devenir ? » Quelques instants après, la porte Dauphine s'ouvre, et les hommes du château, 15 ou 20, poussent devant eux la petite pompe à incendie, ressemblant de loin à un instrument de guerre.

Le soldat allemand, un jeune, auquel il venait de parler, épaula son arme, prêt à tirer sur le groupe, croyant à une attaque, sans doute.

Deux dames, dont les maris font partie du groupe, supplient, affolées : « Ah ! ils vont tirer. Mon Dieu ! Monsieur le Curé, empêchez le massacre ! »

Déjà le Curé étend la main vers l'Allemand en disant : « Ne tirez donc pas. Vous n'avez aucune raison de le faire ; ce n'est pas une arme qu'on amène, c'est la pompe à incendie pour aller éteindre le feu à l'hôtel. »

Réponse sèche : « On ne doit pas éteindre, c'est l'ordre. »

« Alors, dites-moi ce qu'ils doivent faire, je vais le leur crier, mais ne tirez pas. »

« Qu'ils rentrent vite. »

C'est à ce moment qu'un coup de canon a été tiré contre le château, du rond-point Saint-Louis, près du Calvaire.

Du temps était gagné. M. le Curé hurla deux ou trois fois au milieu du bruit d'une fusillade proche : « Rentrez, rentrez donc vite, sinon on tire sur vous ! »

Il était temps ; sans cela les Allemands auraient fait comme ailleurs, aux Montils par exemple, où le bon curé Léon Habault a reçu le coup de la mort, et nous eussions eu de nouvelles victimes à déplorer. Hommes et pompe ont fait demi-tour prestement et sont rentrés dans le château.

Après avoir parlementé avec le commandant et fait comprendre que ni M. Le Meur, Maire de la commune et tenancier de l'hôtel Saint-Michel, ni les touristes en pension, ne pouvaient être coupables, car aucune arme n'a été trouvée dans l'hôtel, le feu fut arrêté et un quart

d'heure après, les mêmes hommes, autorisés cette fois, sortirent à nouveau avec la pompe et purent combattre efficacement la partie embrasée de l'Hôtel Saint-Michel et préserver le reste, c'est-à-dire la partie principale, ainsi que les biens et bagages des estivants.

Crânement, M. le Curé plaida la cause du château et de ses gardiens, et, après une double et minutieuse visite des diverses pièces par les officiers, la cause fut gagnée.

« Si je suis encore vivant, écrivait à Mgr l'Evêque le régisseur du château, M. Nain, je le dois, je crois, en grande partie, à l'intervention de M. l'abbé Gilg. »

Après ces visites du château, M. le Curé continuait ses pathétiques plaidoyers. Cette fois, c'était la vie des quarante otages qui était en jeu. Les pourparlers furent interminables, « très serrés et pénibles ». Cette cause aussi fut gagnée. A tour de rôle, les otages furent libérés. « Notre cher prêtre, écrit une maman de sept enfants, a sauvé mon mari et mon troisième fils, qui avaient été pris comme otages, et mes deux fils âgés de 20 ans et 19 ans, cachés dans mon grenier, qui devaient périr brûlés vifs ou être fusillés, si les Allemands les avaient vus. »

Mais, hélas ! les officiers allemands cachèrent à M. l'abbé Gilg leur ultime décision : cinq hommes, chez lesquels avaient été trouvées des munitions, furent condamnés à mort. M. le Curé ne l'apprit qu'une fois l'exécution accomplie. Quatre furent fusillés, le cinquième réussit à s'échapper.

Entre temps, le dévoué pasteur se prodiguait pour reconforter tout le monde, s'employant à redonner l'espoir aux pauvres gens enfermés dans le château, à ramener le calme dans les esprits, accourant au moindre appel des uns ou des autres, dès que son intervention près des autorités allemandes semblait nécessaire.

Ajoutons que M. Gilg arracha encore aux occupants l'autorisation de faire des obsèques religieuses à un fer-

mier, fusillé sur la route d'Huisseau, et que les meurtriers voulaient laisser dans le fossé « pour l'exemple ». Il tint d'ailleurs, en vrai chrétien qui ne connaît pas la haine, à bénir la tombe du soldat allemand tué à Chambord, lequel était catholique, et il prononça en allemand quelques paroles sur cette tombe.

A la suite de cette journée de cauchemar, les hôtes de Saint-Michel restaient sans abri. M. le Curé leur ouvrit toutes grandes les portes de son presbytère, et pour le gîte, et pour le couvert. Plusieurs d'entre eux tinrent à écrire à M^{gr} l'Evêque leur immense gratitude envers le prêtre au grand cœur. « Pendant les quelques jours que je résidai à Chambord, écrit un réfugié, je trouvai le plus charmant accueil et le meilleur réconfort chez M. le Curé. Et un autre : « Mon logement ayant été incendié, j'ai reçu au presbytère de Chambord, avec mon fils, la plus paternelle hospitalité de la part de M. Gilg qui nous ouvrit sa demeure et son cœur de pasteur, ne sachant quoi faire pour nous faire oublier l'amertume de ces heures tragiques. »

On ne s'étonnera pas, certes, de ce concert de louange et de gratitude qui monta de tous côtés à l'adresse du charitable et vaillant curé. Il n'est pas jusqu'aux ennemis auxquels sa conduite arracha des mots d'admiration émue : « Bon cœur ! » déclara le commandant en l'entendant plaider la cause des otages.

Mais la passion de Chambord n'était pas achevée avec cette tragique journée du 21 août. Le mercredi 23, cinq jeunes du maquis, revenus dans le bourg, furent pris par les soldats allemands et emmenés pour être fusillés. De nouveau, M. Gilg alla parlementer avec le commandant. Il réussit à lui arracher la promesse qu'il relâcherait à Muides les jeunes prisonniers. Il lui demanda sa parole d'honneur ; l'officier la lui donna. Insatisfait, il osa lui demander de lui remettre sa promesse par écrit : l'officier refusa. Alors M. Gilg a déclaré : « Eh bien ! je vais aller avec vous, pour être témoin de la sincérité de votre parole, et je les ramènerai. » Cette proposition fut acceptée.

De fait, M. le Curé n'eut pas à faire la route de Muïdes : des hommes de Chambord s'offrirent pour le remplacer. Les cinq jeunes furent libérés, et M. le Curé eut la joie de les ramener indemnes à leurs familles. Eux aussi peuvent lui garder une fière reconnaissance.

Un journal local a déjà mentionné une partie de ces faits sous ce titre : « Un patriote ». C'est bien, en vérité, le qualificatif qui convient à cet Alsacien au cœur si jeune et si plein de flamme.

Qu'il nous soit permis de dire ici la fierté qu'en éprouve le Clergé blésois.

(« Semaine Religieuse » du 4 nov. 1944).

Un article du « Patriote »
Organe du Front National, 15 Octobre 1944



UN PATRIOTE

Nous citons un fait qui aura dans la région de Chambord et du département un retentissement dans les mémoires les plus courtes.

Que chacun retienne le courage et l'abnégation totale dont a fait preuve l'abbé Gilg, curé de Chambord.

Ce prêtre, âgé de 76 ans, Alsacien d'origine, a ouvert son cœur de Français dans des moments de détresse les plus cruels, pour ceux qui furent unis dans la lourde épreuve.

Voici d'ailleurs une lettre que nous avons sous les yeux, et qui est un petit compte rendu de l'action patriotique d'un obscur parmi les obscurs :

« Ce qui fut le plus dur — nous dit l'abbé Gilg — ce sont les interrogatoires faits à près de 40 otages retenus. Il me fallait répondre à tous et provoquer chez les commandants une conviction favorable au verdict.

« Je ne lâchais pas le soi-disant conseil de guerre pour plaider en faveur de tous.

« Il a été obtenu autorisation de combattre les incendies de l'Hôtel Saint-Michel et de l'Ecole tout près du presbytère. Puis obtenu le relâchement des touristes et de l'institutrice pour aller sauver ce qui pouvait encore être sauvé.

« J'ai obtenu d'enterrer religieusement un fermier abattu sur la route de Huisseau, et qu'ils voulaient laisser dans le fossé « ad exemplum ».

« Le soldat allemand tué étant catholique, j'ai fait comme pour un paroissien, et j'ai béni sa tombe, et même prononcé en allemand quelques paroles. Mais je ne suis pas entré à l'église.

« Toutefois, la première fureur des Allemands était calmée, et ils me permettaient de circuler librement. J'en ai profité largement.

« On m'a caché la sentence ultime : c'était 5 hommes chez lesquels on a trouvé un dépôt de munitions. Etaient-ils coupables ? Ils ont été abattus le soir même : un des cinq condamnés a réussi à se sauver au moment de la fusillade.

« Le mercredi 23, nouvelle alerte.

« Cinq maquisards revenus dans le bourg furent cernés et sommés de suivre le peloton allemand armé. Les femmes en larmes criaient : « Ah ! ils ne reviendront plus. »

« J'ai parlementé longtemps avec le chef allemand, et ai réussi à lui extorquer la promesse qu'ils relâcherait à Muides les jeunes prisonniers. J'ai réclamé la parole d'honneur. Il me l'a donnée. Ensuite, j'ai demandé un écrit, et il me l'a refusé.

« C'est alors que j'ai dit : « Je vais aller à leur place et avec eux pour être témoin de la sincérité de votre parole et je les ramènerai. » — « Accepté ». Après cela j'ai trouvé des hommes pour les remplacer. Ils ont conduit les bicyclettes des jeunes gens à Muides, encadrés par le peloton allemand et j'ai réussi à remettre les jeunes maquisards à leur famille.

« Il faudrait écrire un livre pour tracer un aperçu de cette semaine épouvantable à Chambord. Il y a 9 hommes abattus et 3 de Chambord à La Ferté-Saint-Cyr. Quant aux réfugiés, j'étais heureux de leur donner asile et la table. »

Honneur aux Français qui, comme l'abbé Gilg, ont, par leur courage, sauvé ceux qui combattent pour la liberté, honneur aux vaillants, qui, n'écoutant que leur cœur, sauvèrent des vies si précieuses à notre France que nous devons reconstruire avec des hommes sains et forts.

Honneur à tous les obscurs qui, dans leur petite tâche, apportèrent les matériaux à la reconstruction de notre nouvelle Patrie.

« Le Patriote », 15 oct. 1944.

LA SEMAINE TRAGIQUE

©

C'est le dimanche 4 août 1940 que je vécus ma première tribulation du fait des occupants.

Ce jour-là, en effet, le major Schiele m'apprend que, sur la désignation d'un personnage de Huisseau-sur-Cosson, je suis nommé interprète de sa formation et dois me préparer à le suivre. Je refuse, en ma qualité de prêtre, et en prétextant la nécessité d'une autorisation de mon Evêque. « *L'Evêque n'a rien à y voir* », me réplique-t-on.

— Nous trouvons des interprètes allemands français dans nos troupes. Pourquoi choisissez-vous un Français comme interprète chez vous ?

R. — C'est vous, pas d'autre, entendez-vous, soyez prêt.

J'écris cependant sur le champ à Monseigneur Audollent, le suppliant de faire l'impossible pour me préserver de cette honte. Un fonctionnaire du château, à qui je fais part de mon intention de refuser, me répond :

— Vous avez tort de vous récuser ; d'autres, connaissant l'allemand moins bien que vous, ont accepté. En devenant interprète, vous serez à même de rendre de grands services à vos compatriotes.

Je proteste :

— Non ! Je rendrai plus de services en restant libre, chez moi.

Enfin, je reçois une lettre de Mgr l'Evêque m'informant d'une intervention auprès de la Kommandantur de Blois et me recommandant d'attendre et de prier avec confiance. Finalement, je suis débarrassé, je ne sais comment : la formation Schiele part sans moi...

Partir à 72 ans comme soldat allemand ?... alors qu'en 1884, pour ne pas revêtir l'uniforme prussien, j'ai aban-

donné l'Alsace et ma vieille mère pour devenir soldat français au 155^e R. I. !...

Dans la suite, j'ai été à même de rendre de multiples services à bien des personnes d'ici et des environs : difficultés à débrouiller avec les occupants ; rapatriement de prisonniers, comme celui de Bigot ; et même, traduction d'un acte de succession établi au profit d'un prisonnier français interné dans un camp allemand.

Ces satisfactions ne me dispensaient pas des épreuves ; périodiquement, à chaque passage de formations allemandes, il me fallait organiser en grande pompe des offices religieux dans la Chapelle Royale de Chambord, en présence de généraux, de leurs dames, et avec le concours de la musique militaire.

A la réflexion, ces épreuves m'apparaissent bien bénignes, comparées à celles que me réservèrent les huit derniers jours de l'occupation allemande et que je me propose de relater ici. Ces jours tragiques ont été intitulés : « *La semaine martyre de Chambord* ».

SAMEDI 19 AOUT 1944

Je découvre dans le parc de Chambord, derrière une barricade, le cadavre d'un Allemand, Georges Deinhard, à peine recouvert de quelques pelletées de terre. Le danger est grand de le laisser ainsi, car les Allemands ne manqueront pas de passer et de le repérer. Je cours avertir le Maire, M. Albert Le Meur, et lui demande d'envoyer sans délai des hommes faire au tué une tombe plus profonde.

Ce fut fait, heureusement ! sinon l'heure des représailles aurait sans doute sonné plus tôt pour Chambord...

DIMANCHE 20 AOUT 1944 ANNONCE DE LA LIBERATION

On annonce que nous n'avons plus rien à craindre des Allemands ; les six portes du parc sont fermées .

des barricades sont dressées sur toutes les routes ; des pastilles antichars sont répandues.

La population pavoise ; il y a des drapeaux partout ; on chante dans l'enthousiasme ; des discours enflammés sont prononcés. Bref, c'est l'exaltation collective qui caractérise de tels événements.

Hélas, nous ignorions que de Beaugency à Blois, tout le long de la Loire, les Allemands conservaient une poche, englobant Chambord. Des espions leur rapportèrent notre joie et nos propos.

Il fallait mater Chambord !

LUNDI 21 AOUT 1944

De bon matin, de trois directions différentes, l'ennemi afflue sur Chambord avec canons et chars d'assaut. De l'église, j'aperçois des fusées annonciatrices de leur approche.

Du côté de Huisseau, à 1 km. 500 du château, les Maquisards attaquent par surprise, malgré leur effectif réduit ; ils sont bousculés. Devant le château, ils attaquent encore, puis se replient.

Furieux de cette résistance, et des pertes subies par eux, les Allemands se précipitent dans le bourg et le château ; un touriste, M. Hallier, est abattu à sa sortie de l'Hôtel Saint-Michel ; un fermier, M. Léon Bigot, est fusillé sans autre forme de procès ; les habitants sont râflés et enfermés dans le château, depuis le Maire jusqu'aux malades et aux tout-petits. Ensuite, le feu est mis à l'Hôtel Saint-Michel et des grenades incendiaires sont lancées un peu partout.

A ce moment-là, je suis seul libre ; je me rends compte du danger et je cours au plus pressé. Je cherche vainement les officiers qui, devant le feu intermittent du maquis, se sont mis à l'abri dans un bois. En désespoir de cause, j'accoste un feldwebel assis, mena-

çant, sur les douves du château. Il pointe vers moi sa mitrailleuse ; je lui crie en allemand :

— Je suis sans armes, vous le voyez bien ; je suis le curé de la paroisse. Vous n'avez pas le droit de tirer sur moi. Je ne connais pas de paroissiens terroristes ; si vous avez à combattre, battez-vous avec vos adversaires, mais laissez la population tranquille. Pourquoi l'enfermez-vous et pourquoi menacez-vous le château ?

Il répond, exaspéré :

— J'ai un camarade de tué ; cela ne s'oublie pas ; il sera vengé !

Je lui réplique :

— Vous n'êtes pas le chef, ce n'est pas vous qui commandez. Où est votre commandant ? Je veux lui parler. C'est lui qui décidera. Pas vous !

Il a un geste vague et bredouille un nom... pour se débarrasser de ma présence. Plus loin, j'avise un jeune soldat :

— Où sont vos officiers et comment s'appelle votre major ?

Mais, au même moment, une clameur me parvient du château où sont enfermés les femmes et les enfants :

« Au feu ! L'Hôtel Saint-Michel brûle. Qu'allons-nous devenir ? Nous perdons tout. »

Malgré les balles et les grenades, quelques hommes courageux quittent le château avec la petite pompe à incendie et se dirigent vers le sinistre. Aussitôt une balle siffle dans leur direction. Le jeune soldat, à côté de moi, ajuste sa mitrailleuse.

Apparemment les Allemands ont pris la pompe pour un canon...

Deux femmes, voyant leurs maris en danger, accourent de l'Hôtel et veulent intervenir ; ne pouvant se faire comprendre, elles me supplient : « Ils vont tirer ! Ah, mon Dieu, M. le Curé, empêchez le massacre. »

J'avais déjà mon bras sur l'épaule du soldat et je dis :
« Ne tirez pas. Vous n'avez aucune raison : ce n'est pas une arme qu'on amène, mais une pompe pour éteindre l'incendie. »

Réponse sèche :

— On ne doit pas éteindre . c'est l'ordre !

— Alors, dites-moi ce qu'ils doivent faire, je vais le leur crier, mais ne tirez pas !

Il abaisse son arme, et je crie à tue-tête :

— Rentrez vite, car il y a du danger.

Ma voix, couverte par la fusillade, ne porte pas ; alors je crie plus fort : la pompe s'arrête. Les mains en porte-voix, je hurle alors littéralement :

« Rentrez vite, car on va tirer sur vous. »

Cette fois, hommes et pompe rentrent dans le château.

La fusillade, autour de nous, fait rage. Mieux, un coup de canon est tiré sur le château, depuis le rond-point Saint-Louis. Prestement j'interviens et le canon cesse. A ce moment je suis entouré par les nazis.

Enfin un calme relatif s'établit. Il est grand temps !

Sortant du petit bois, les officiers paraissent ; me voyant aller d'un soldat à l'autre, ils se demandent sans doute qui est ce curé qui a l'air de commander leurs troupes. Ils viennent vers moi, et je m'empresse de les rejoindre. J'aborde le commandant, dont la main est crispée sur le revolver.

L'instant, je le sens, est décisif quant au sort de Chambord — de la population et du château.

Le Curé. — Mon commandant, je suis le pasteur de cette localité. Voulez-vous, avant de sévir, entendre une parole raisonnable ?

Il réfléchit un instant, tout en me fixant avec méfiance ; sa main, finalement, lâche le revolver ; il me dit :

— Jawohl, parlez ! et m'entraîne vers le château.

Le Curé. — Pour quelle raison ces représailles contre la population et ces menaces contre le château ? Je ne connais pas de terroristes dans Chambord...

Le Major (me désignant plusieurs endroits où ont été découvertes des armes et des munitions). — Ceci n'est-il pas le fait de terroristes ?

Le Curé. — Vous oubliez, commandant, que nous sommes ici dans une cage, au milieu de la forêt. N'importe qui peut entrer et nous surprendre. Ces armes et ces munitions ont pu être déposées hier, dimanche ; nous avons en effet aperçu hier une masse d'hommes inconnus qui ont rassemblé la population et ont réuni un conseil de libération ; ils disaient que la commune serait gérée par eux et que la municipalité n'existait plus.

Le Major. — Nous le savons... Combien étaient-ils ?

Le Curé. — Je ne les ai pas comptés.

Le Major. — Vous avez dit : une masse d'hommes inconnus...

Le Curé (dans le but de l'impressionner). — Je pense qu'ils étaient au moins 200, peut-être 250. Ils ont fort bien pu apporter ces armes et ces munitions dans la soirée. En tous cas, la population n'y est pour rien, pas plus que le Maire, que vous avez enfermé.

Un Officier. — On a tiré des coups de fusil du haut du château ; une balle m'a sifflé aux oreilles, venant de là-haut ; j'étais donc personnellement visé par des terroristes du château. Je suis officier, je sais distinguer la trajectoire d'une balle.

Le Curé. — Monsieur, vous devez faire erreur. Il n'y a, dans le château, que les conservateurs des musées, hommes paisibles, anciens blessés de la guerre 14-18, que vous pouvez réunir. Le château reste fermé, et personne ne doit y pénétrer sans une autorisation spéciale de vos supérieurs... même pas vous ! Personne non plus ne peut s'y cacher la nuit, car il y a des rondes. Ces Messieurs les gardiens sont des serviteurs loyaux et vigilants. Ils gardent avec soin les inestimables trésors

que l'Etat leur a confiés. Il peut se faire que quelques hommes — des terroristes, comme vous les appelez — se soient introduits sur la pelouse extérieure, ou soient montés sur des arbres ou sur le perron, mais non pas dans l'intérieur du château.

Un autre officier. — On a tiré aussi sur mes hommes d'une chambre haute de l'Hôtel Saint-Michel. Il y a donc là aussi des terroristes.

Le Curé. — Vous aussi, vous vous trompez. Dans l'hôtel il y a simplement des estivants, venus prendre des vacances et non se battre. Du reste, le patron de l'hôtel, qui est également le maire du pays, ne le permettrait pas. Devant l'établissement, il y a de grands arbres qui ont sans doute été utilisés par vos adversaires. Malgré cela, vous avez mis le feu à l'hôtel et fait tirer le canon sur le château. Commandant, vous ne pouvez pas faire cela. Encore une fois, je ne connais pas de terroristes.

Les résultats de cette entrevue furent réconfortants :

1° Le canon ne fut plus tiré sur le château.

2° Aucune grenade incendiaire ne fut plus lancée dans l'hôtel.

3° Autorisation fut donnée d'utiliser la pompe pour combattre l'incendie.

Ainsi purent être sauvés une partie imposante de l'Hôtel Saint-Michel et les biens des estivants. Pendant ce temps, pour ma part, j'étais soumis à la question.

Le Major. — Curé, vous savez qu'il y a des terroristes, mais vous ne voulez pas l'avouer..

Le Curé (indigné). — Non, je n'en connais pas. Prendriez-vous par hasard le prêtre pour un menteur ?

L'officier, sceptique, est toutefois troublé par mon attitude décidée ; soudain il s'étonne :

Le Major. — D'où vient que vous parlez si bien notre langue ?

Un autre officier. — Le pasteur est suisse !

Le Curé. — Non pas, Monsieur, ce n'est pas un dés-honneur d'être Suisse, mais je ne le suis pas. Puisque vous voulez le savoir : J'ai été professeur d'allemand dans différentes écoles et j'ai été aumônier des prisonniers allemands en 14-18. Tous les dimanches, j'adressais la parole de Dieu à vos malheureux compatriotes ; je ne les molestais pas comme vous molestez en ce moment ma population.

Le Major (qui, sans doute, a connu la captivité). — Où avez-vous été aumônier ?

Le Curé. — A Romorantin, à l'hôpital n° 7. — J'ajoute que j'ai donné des leçons de français, il y a quelques semaines seulement, là-bas, à l'Hôtel, à votre Haut Forestier. Pendant plus d'un an, il a été seul ici et il ne lui est jamais rien arrivé. Or, s'il y avait eu des terroristes à Chambord, il est probable qu'il aurait eu des ennuis. — Enfin, je parle allemand avec moi-même tous les jours et je fais quelques prières en allemand.

Le Major. — Et maintenant, Messieurs, conseil de guerre !

Le Curé (angoissé). — Commandant, si je ne suis pas de trop, je tiendrais à assister à ce conseil.

Le Major (après une pause). — C'est bon. Restez !

Ce succès me stimule. Je suis avec attention les débats et me tiens prêt à répondre à toute question. Finalement l'arrêt tombe : « *Man Kann Schonen* » (On peut épargner).

Le Major (me regardant). — Gutes Herz ! (bon cœur !)

Le Curé. — N'oubliez pas, commandant, qu'une bonne action, faite avec bon cœur, reçoit toujours sa récompense.

Le Major. — Je donne l'ordre de cesser les incendies et les destructions, rien ne sera entrepris contre la population, ni le château. Nous allons cependant perqui-

sitionner dans le château et fouiller les gens ; si nous trouvons des armes ou des munitions, nous ferons justice expéditive. Qui est le propriétaire du château ?

Le Curé. — Il appartient à l'Etat. Vous n'y trouverez que le Conservateur des Musées, ses subordonnés et le régisseur des Domaines.

Le Major. — Conduisez-nous à eux. Nous visiterons et vérifierons. Si nous découvrons le moindre indice d'armes ou de munitions nous ferons justice militaire et c'est vous qui restez responsable.

Nous pénétrons dans la cour du château où les hommes sont gardés ; vérification des papiers et fouille méticuleuse. A un moment donné, le régisseur, M. Nain, quitte sa place et court vers son bureau. Une sentinelle s'apprête à tirer sur lui, mais je me place entre eux deux et dis : « Ce Monsieur ne se sauve pas ; il va chercher quelque chose à son bureau et revient de suite. » L'arme est abaissée, M. Nain a eu chaud ! Il me sourit.

Pour la visite, je laisse le soin d'accompagner ces Messieurs à M. Schommer, conservateur des musées, plus qualifié que moi par conséquent et, au demeurant parlant aussi l'allemand.

J'en profite pour apporter des paroles de consolation aux femmes et aux enfants angoissés et hurlants à la vue des incendies allumés un peu partout.

MM. Schommer et Foehler ont su plaider leur cause : le château sera épargné avec les trésors des musées du Louvre et de Compiègne, et ceux de quelques églises de Paris.

Partout ailleurs, les incendies sont arrêtés, sauf dans les bâtiments ayant contenu des dépôts d'armes ; ce fut la tâche des femmes, qui toutes furent admirables de courage.

Saint Louis, notre Patron, une fois de plus, nous avait manifesté sa protection.

Au retour de sa visite du château, le commandant vint me trouver ; je l'entreprends aussitôt :

Le Curé. — Commandant, je ne sais combien de

temps vous allez nous garder ici ni ce que vous allez faire de nous. Mais je suis prêtre et j'ai mes obligations sacerdotales. Permettez-moi d'aller chercher mon bréviaire au presbytère.

Le Major (avec un air de suspicion). — Est-ce bien nécessaire ?

Le Curé. — Vous paraissez vous méfier de moi ? S'il en est ainsi, je n'ai que faire de votre permission ; je n'irai pas.

Et je restai ; mais, même ainsi enfermé, la Providence me permit encore de me rendre utile ; je traduisis au commandant les doléances de l'institutrice et de sa mère, Mme Lacombe, dont le bien risquait d'être anéanti dans l'incendie de la mairie-école.

Le Major. — Il n'y a rien à faire.

Le Curé. — Si ! Vous pouvez leur permettre de sauver ce qui est encore intact. Laissez-les aller.

Le Major. — Eh bien, soit ! Mais vous les accompagnerez, avec deux de mes soldats.

Les deux femmes et les soldats partent d'abord. Je les suis de près, mais prends un raccourci. La zone de la mairie-école devait être surveillée particulièrement, car je suis vite repéré et salué... d'un coup de canon. Alors que je me trouve à 5 mètres du bâtiment, l'obus percute dans le mur, sans m'occasionner autre chose que le choc émotif que l'on devine. Je me détourne de cette dangereuse trajectoire et entre au presbytère où je prends ce que je tiens à sauver de chez moi, sans oublier mon bréviaire. Puis je retourne au château ; j'y trouve le commandant en train de vérifier les papiers de l'élément témoin.

Le Curé. — Commandant, l'hôtel flambe toujours. Or, vous n'y avez trouvé ni armes ni suspects. Si le feu s'étend, d'innocents estivants vont perdre tous leurs bagages. Voulez-vous autoriser ces dames à retirer ce qu'elles pourront ?

Le Major. — Je leur donne dix minutes et je les fais escorter par mes hommes.

Le Curé. — Vous tenez donc à ce qu'elles reviennent ?

Le Major. — Oui, j'y tiens. Précisez-le leur bien.

Avec élan, elles se précipitent vers l'hôtel Saint-Michel, dont la cour est encombrée de literie, de vêtements et de valises, jetés des étages par les fenêtres.

Entre temps, d'autres femmes sont soumises à un interrogatoire. Je ne citerai ici que le plus émouvant, celui de Mme Thoreau, épouse de l'Inspecteur des Eaux et Forêts ; son mari, chef des hommes arborant l'écusson avec « le cor de chasse », est apparemment très suspect aux Allemands.

Le Major. — Où est son mari ? Je veux le trouver.

Le Curé. — Vous n'avez de chance de le trouver ni aujourd'hui, ni demain, ni même après-demain. Il a une tâche écrasante, devant fournir chaque jour aux autorités d'occupation 300 kilos de charbon de bois et se voyant sans cesse retirer des ouvriers, soit par les troupes de passage, soit par... d'autres (allusion aux militaires).

Le Major. — Alors, qu'elle me donne les clefs, vous m'entendez, toutes les clefs, dites-le lui bien.

Il fallut s'exécuter. En fin de compte, Mme Thoreau fut relâchée dans la soirée, après toutes les autres femmes.

LES OTAGES

Peu après, des clameurs et des lamentations attirèrent mon attention sur un spectacle pitoyable : les Nazis escortaient une colonne de 45 à 50 otages pris dans le bourg et amenés pour être jugés. Je cours auprès du commandant :

Le Curé. — Ce ne sont pas des terroristes ; ce sont mes paroissiens.

Le Major. — Nous allons voir ; vous répondrez pour eux tous.

Je prie Dieu de m'éclairer et de m'aider à répondre judicieusement aux innombrables questions de ces 45 interrogatoires et à provoquer un verdict bienveillant. Je plaide pour chacun, et quelques réponses me sont suggérées comme par miracle.

Je pense, par exemple, à M. Salaün, un bûcheron, couvert d'ecchymoses et qui, sous cet aspect, fut traité d'emplée comme un farouche terroriste.

Le Curé. — Je proteste. C'est un de mes paroissiens, père de sept enfants et qui n'a d'autre souci que de gagner le pain de sa nombreuse famille.

Le Major. — Et ces marques de lutte qu'il porte ?

Le Curé. — L'autre jour, il a aidé à combattre un incendie de forêt ; on lui a offert à boire, il a bu plus que de raison et il s'est battu avec un autre. Mais n'avez-vous pas un proverbe allemand qui dit : « *Hat niemals einen Rausch gehab, er ist ein braver Mann* » ?

Le commandant rit, puis relâche M. Salaün, ainsi que son fils Yves, arrêté en même temps que lui.

C'est au tour de M. Philippe Lauga, deux fois emprisonné à Blois et recherché par la Gestapo comme le chef d'un district de maquisards.

Le Major. — En voilà un qui ne m'échappera pas. Il n'est pas de vos paroissiens ; alors, que fait-il ici ?

Le Curé. — Ses parents sont en villégiature ici ; il est venu les voir. Voilà tout son crime. Il n'est nullement terroriste.

M. Lauga, ainsi que son père, sont libérés. Jean l'Espagnol lui succède à la question ; sa barbe d'un mois lui donne une mine farouche qui le fait traiter de bandit et de terroriste.

Le Curé. — Mais enfin, commandant, vous voyez des terroristes partout. Celui-ci est, depuis vingt ans, commis chez le boulanger du pays et il ne sort jamais.

Jean part, libéré et souriant. De même, M. Guibert, bien que portant le képi au « cor de chasse » des forestiers, est remis en liberté.

Le cas de M. Berthon, hélas, n'eut pas cette heureuse issue.

Le Curé. — Pourquoi avez-vous pris ce vieil agent de la voirie ? Il n'est sûrement pas terroriste. D'ailleurs, il est sourd comme un pot et n'a même pas perçu le coup de canon.

Le Major. — Comment, vous osez le défendre, alors que mes hommes ont trouvé dans sa maison des munitions.

Etait-ce vrai ? En tous cas, il n'y avait pas à insister...

M. Gauthier, du Pavillon de Bracieux, encore un forestier, est, lui solidement encadré par deux soldats.

Le Major. — C'est un espion qui vient ici aux renseignements.

Le Curé. — Non, commandant, c'est le garde d'une entrée du château. Il a aperçu des fumées et, en sa qualité de pompier, il est accouru.

Gauthier est renvoyé. Et bien d'autres ensuite. Il serait fastidieux de rapporter ici toutes ces plaidoiries : les résultats furent satisfaisants pour le moins. J'obtins par ailleurs l'élargissement des femmes et des enfants.

Me rendant à l'église pour y remercier Dieu, je suis abordé par un estivant en costume de bain, retenu comme otage pour avoir voulu camoufler son identité ; en réalité, ayant un nom double relié par un trait d'union, il évitait d'en prononcer la première partie, assez malsonnante. Je lui dis d'espérer et je m'empresse de rencontrer le commandant, à qui je propose mon ministère en vue des obsèques religieuses du soldat allemand tué. Il accepte ; le voyant assez bien disposé, je lui expose le cas de mon estivant ; il comprend, et, après dix minutes d'interrogatoire, il rend la liberté à ce fils d'un



Photo Gonzague DREUX

Ferme Lina incendiée par les Allemands le 21 Août 1944, ainsi que les habitations de M^{mes} veuves Pommier et Legout et de M. François Dauteloup

Semblable aspect de désolation eut été réservé au château lui-même sans l'énergique intervention de M. le Chanoine Gilg, curé de Chambord

pharmacien parisien, dont la bienséance m'interdit à mon tour de citer le nom.

LE SOIR DU 21 AOUT

Le feu a été mis à la ferme Lina et aux huit baraquements des Eaux et Forêts. Avec un courage admirable, les femmes s'efforcent de l'éteindre et de sauver le mobilier de la ferme.

De tous côtés, c'est un crépitement de grenades et de coups de fusil. Que se prépare-t-il ? Hélas je ne devais l'apprendre que le lendemain : cinq hommes venaient d'être fusillés.

Dans mon ignorance de ce fait, je procède dans une sérénité relative, à l'inhumation du soldat Wentzler, en présence des officiers, des sous-officiers et de l'escadron. Autant par devoir que dans un but d'apaisement, je prononce sur la tombe, en allemand, une brève allocution : « Le Christ a dit : je ressusciterai ; et Il est ressuscité. Toi, Wentzler, tu as cru en Lui ; tu as combattu pour ton pays ; tu es tombé pour ta patrie. Toi aussi tu ressusciteras. Repose en paix ! » Un sous-officier dit ensuite quelques mots, puis le commandant.

Après quoi, sans autre transition, les Boches mettent le feu à une écurie de l'ancienne caserne Maurice de Saxe. Tout flambe autour de l'église et du presbytère (excepté le château). Quelle tristesse ! Quel cauchemar tragique !

J'ai mal au cœur à force d'avoir parlé et je suis brisé par l'émotion. La nuit tombée me permet enfin de me restaurer et me reposer un peu.

MARDI 22 AOUT

Dès la fin de la messe, de nouveau on sollicite mon intervention. Deux bureaux des Eaux et Forêts flamment. Et puis il faut préparer un repas pour les réfugiés

sinistrés. Quatre immeubles et un pâté de maisons sont incendiés. Devant cette détresse, je rentre, écœuré. A peine chez moi, je suis prévenu de ce qu'un cadavre a été trouvé sur la route d'Huisseau. Je m'y rends en compagnie du commandant : la tête est boursoufflée et tuméfiée au point d'être méconnaissable. Finalement, je me rends compte qu'il s'agit du petit fermier Léon Bigot, que j'avais réussi à faire rapatrier de captivité.

Le commandant tenait à laisser le cadavre exposé, pour servir d'exemple. En insistant et en rappelant ma participation aux obsèques du soldat allemand, j'obtiens enfin l'autorisation de faire à Bigot un enterrement religieux. Délai : un quart d'heure. Grâce au concours d'hommes dévoués, tout est exécuté en temps utile : fosse, ensevelissement, cérémonie, inhumation.

Le soir, les incendies font toujours rage ; ils dureront quatre jours encore. C'est alors que j'apprends l'exécution, survenue la veille, de cinq civils, dont les corps ont été traînés dans un réduit à porcs.

MERCREDI 23 AOUT

Dès l'aube, entrent en trombe au presbytère les responsables du maquis des Eaux et Forêts, trempés par la pluie ; ils y trouvent des couvertures, des manteaux, des imperméables, dont j'avais assumé le dépôt (il faut bien, en des temps pareils, savoir courir quelques risques). Après un repos bref, mais bienfaisant, je prépare et guide leur départ ; aucun d'eux n'est pris par l'ennemi.

Je ne puis me rappeler sans admiration leur chef, un homme remarquable par sa bravoure et sa présence d'esprit. Au matin d'un de ces jours tragiques, je l'ai vu s'avancer seul, à bicyclette, vers les Allemands.

Devant le teu qui l'accueillit, il fit front, alla droit vers l'ennemi, subit un interrogatoire serré, puis fut libéré et rejoignit son maquis.

Ce chef, c'est M. Thoreau, Inspecteur des Eaux et Forêts.

Dans le courant de la matinée, je me rends au réduit à porcs, en compagnie de M. Le Meur, alors maire ; à notre stupéfaction, nous n'y trouvons que quatre cadavres. Le cinquième otage, le jeune Galou, non atteint par la première rafale de mitrailleuse, avait réussi à se jeter dans le Cosson et à échapper à toute poursuite.

Les victimes sont M. Jules Berthon et trois Espagnols. Le commandant n'autorise la sépulture qu'après le départ de la troupe ; pendant qu'on creuse les tombes, une voiture à cheval transporte les quatre corps à l'église. J'ai assisté rarement à une cérémonie funèbre aussi courte et aussi émouvante. M. G. Dreux tient l'harmonium. A la fin, à travers les poutres incandescentes, léchées par des flammèches, nous nous dirigeons vers le cimetière, où l'inhumation a lieu devant une assistance nombreuse. Quelle épouvantable désolation !

Vers 14 heures, apparition d'une nouvelle formation allemande, une section cycliste, dotée d'armes redoutables. Surpris par cette arrivée, six jeunes maquisards tentent de fuir, mais sont cernés et emmenés dans la cour de M. Blanchard : l'un d'eux ayant réussi à se cacher dans l'immeuble, M. Blanchard est rendu responsable et doit se justifier dans un délai de 10 minutes, sous peine de représailles. Sa dame et sa fille me préviennent ; j'accours et avise le commandant — Major Hölzermann — debout dans l'escalier, une torche dans une main, une mitrailleuse dans l'autre. Entre nous deux s'engage alors une discussion serrée, que je résume ici, mais qui, dans la réalité, dura trois bons quarts d'heure.

— Commandant, descendez ! J'ai à vous parler !

Il obéit.

Le Curé. — Que reprochez-vous à ces jeunes gens ?

Le Major. — Ce sont des terroristes ; leur compte est bon.

Le Curé. — A quoi les reconnaissez-vous terroristes ?

Le Major. — A notre approche, ils se sont sauvés ; donc ils sont coupables.

Le Curé. — Avez-vous trouvé des armes sur eux ?

Le Major. — Non, mais c'est tout comme.

Le Curé. — Avez-vous vérifié leurs papiers ?

Le Major. — Ils en ont tous, mais des faux.

Le Curé. — Mais, commandant, jusqu'à preuve du contraire, vous devez, en toute équité, les tenir pour vrais.

Le Major. — Mais enfin, ils ne se seraient pas sauvés devant nous s'ils n'étaient pas terroristes.

Le Curé. — Et qu'auriez-vous fait à leur place, commandant ? Seriez-vous allé au-devant de vos vainqueurs pour les saluer ? Non, vous vous seriez caché... comme eux. Ces jeunes gens ont, de plus, des raisons d'être méfiants : travaillant sous contrôle allemand, produisant du charbon de bois pour votre armée, ils sont sujets à des brimades de part et d'autres : emprisonnés par les uns, traqués ou molestés par les autres, ils sont en outre, exposés aux bombardements américains. Ce matin, ils sont sortis travailler ; par crainte d'incidents, ils ont voulu rentrer chez eux. Où est le mal ? Or, ils sont bien chez eux ici. (Désignant Jean Corbeau) : En voici un qui demeure dans cette maison-ci, son père est là, qui nous écoute.

L'officier, quelque peu ébranlé, déclare qu'il se contentera d'emmener les jeunes gens un peu plus loin et qu'il les relâchera après leur avoir pris leurs bicyclettes. Cette nouvelle fait l'effet d'un attrape-nigaud ; on proteste, on pleure. Pierre Corbeau père s'irrite et lance même un juron.

Corbeau. — S'ils les emmènent, on ne les reverra plus. Qu'on m'emmène, moi, et qu'on laisse mon garçon.

Le Curé. — Voulez-vous vous taire, Pierre, vous allez tout gâcher. Plus un mot ! et laissez-moi faire.

Le commandant est furieux ; de stature, c'est une longue perche maigre, qui me domine de haut ; je me dresse de toute ma taille devant lui, pour lui dire ce que j'ai à dire ; je suis d'ailleurs encouragé par une réflexion que j'entends derrière moi : « Ce qu'il a du culot, notre curé. »

Le Curé. — Tous les officiers du monde ont une parole d'honneur. Les officiers allemands je suppose aussi. Je vous demande votre parole que vous relâcherez ces jeunes gens.

Le Major (un peu interloqué). — Je vous la donne.

Le Curé. — Je la veux par écrit.

Le Major. — Cela, je ne le fais pas.

Le Curé. — Alors, me fiant à votre sincérité, je prends acte de votre parole d'honneur, mais j'accompagne ces jeunes gens et ne reviendrai qu'avec eux.

Le Major (après une pause). — Soit, si vous voulez.

Le Curé. — Monsieur, votre acceptation me rend confiance. Je ne sais où vous nous menez, combien de temps vous nous garderez, ni ce que vous ferez de nous ; mon sort étant lié à ces jeunes gens, je suis prêt à vous suivre. Mais j'ai 77 ans bientôt. Si donc, comme vous le dites, vous n'en voulez qu'aux bicyclettes, d'autres hommes peuvent les convoyer avec vous. Quant aux jeunes, ils resteront avec moi ; je ne les quitterai plus !

Après une ultime hésitation, le Major acquiesce : cette nouvelle réconfortante éclaire aussitôt bien des physionomies. Pour moi, j'exulte intérieurement, on le pense bien.

En deux minutes, malgré le risque à courir, six volontaires sont trouvés. Et c'est le départ de la troupe, au grand soulagement de tous. Aussitôt, les six jeunes gens me remercient avec effusion : « On vous doit une fière chandelle ! »

Le soir, vers 20 heures, les six volontaires sont de retour, indemnes. Tout Chambord, malgré les deuils et les ruines, manifeste sa joie.

JEUDI 24 AOUT

Nouvelle alerte. D'autres Allemands sont là ; ils réquisitionnent les véhicules. Je cache vite mes bicyclettes et engage les autres à faire de même. Ma fosse devient un vrai garage clandestin. Dès que possible, j'aborde le commandant et lui demande la raison de ces réquisitions.

Le Major. — Ces véhicules nous sont nécessaires. Je les exige sous peine de sévère représailles. Mes hommes iront vérifier dans chaque maison (partout).

Le Curé. — Votre procédé, Monsieur, est inhumain. A cause de ce château somptueux, vous vous croyez dans une commune riche ? Or, nous sommes les plus déshérités de la région. Chez nous il n'existe ni médecin, ni pharmacien, ni boucher, ni cordonnier, ni coiffeur. Juste un petit commerçant en alimentation. De plus, nous sommes éloignés de toute agglomération. Nous enlever tout moyen de locomotion équivaut donc à nous réduire à la famine. Vous ne pouvez provoquer pareille détresse.

Officiellement, tous les véhicules doivent être présentés au recensement sur la place Saint-Michel, mais j'obtiens l'assurance officieuse que chaque famille pourrait conserver une bicyclette. Ainsi en est-il fait, non sans récriminations toutefois, on le devine.

VENDREDI 25 AOUT

C'est la Fête de Saint Louis, notre Patron. Sa protection nous vaudra-t-elle la fin du cauchemar ?

Le matin, au cours d'une bataille aérienne, un avion

allemand est abattu ; le corps carbonisé du pilote est transporté à Blois.

L'après-midi, retour du Major Hölzermann avec sa troupe d'enragés. On m'alerte aussitôt. On me désigne un caporal en armes, en train de fouiller la maison de M. Corbeau. Je l'interpelle avec vivacité, en allemand : Donnerwetter, que fichez-vous encore. Il y a deux jours vous aviez tout fouillé et emporté ce que vous vouliez. Vous n'avez pas trouvé d'armes. Laissez ma population une fois tranquille. Interloqué, il se met tout bonnement au garde-à-vous.

Le Curé. — Que cherchez-vous donc ?

Le Caporal. — Une dizaine d'assiettes pour le repas des officiers.

Le Curé. — Dès lors, pourquoi menacer et fouiller ? Laissez ma population une bonne fois tranquille, Nom d'un tonnerre !

Dans un empressement amusé, on lui procure la vaisselle demandée, pour se débarrasser de l'importun.

La débâcle allemande, apprend-on, est maintenant certaine ; cela calme les esprits et détend les rapports entre occupés et occupants : ceux-ci ne pillent plus, ils achètent ce qu'ils peuvent, quelques provisions pour leur long voyage.

Le Major Hölzermann, le front soucieux, est attablé à l'hôtel Saint-Michel ; il siffle béatement, en savourant une bonne bouteille. La dernière. C'est le coup de l'étrier. Puis il part vers l'Est avec tous les siens.

Ainsi finit la Semaine Martyre de Chambord.



Le bilan, certes, est désastreux : il y a des morts et des ruines. Mais, en définitive, l'ensemble de la population, ainsi que le château et ses trésors, ont échappé à l'extermination. La dernière victime du vandalisme allemand est... le puits d'eau potable, empoisonné à l'aide de détritits par les soldats furieux (et sans doute ivres), au moment de leur départ.

Le soir nous célébrons, dans la joie de la liberté re-

trouvée, mais dans un calme recueilli, la Saint-Louis, notre fête patronale, qui, à l'avenir, sera en même temps la fête de notre Libération.

Inévitablement, je suis en butte à de multiples manifestations de sympathie, si spontanées, et parfois, si naïves, qu'elles toucheraient le plus blasé.

C'est la petite Blanche Salaün, âgée de 10 ans, qui vient m'apporter trois œufs en me disant : « Voici de la part de maman ! Et je veux vous embrasser parce que vous avez sauvé papa et mes frères. »

C'est M. Blanchet, de Paris, qui, m'entraînant au milieu de tous les estivants rassemblés, s'écrie : « Voilà notre ange gardien. Il ne lui manque que des ailes. »

Une souscription est ouverte qui produit 6.000 fr. Je destinai cette somme à l'érection d'un monument commémoratif devant l'église. Hélas, ce n'aura été qu'un rêve... à moins que d'autres oboles viennent gonfler mon premier pécule.

J'aurais aimé offrir à Dieu et à Saint Louis, qui nous ont si visiblement protégés en ces jours tragiques, un témoignage tangible de notre reconnaissance. N'importe ! La prière constante de nos cœurs montera jusqu'à eux, hommage plus discret mais aussi plus sincère.

Vive la France et vive l'Alsace !

Et revive Chambord, qui fut en si grand danger !

M.-J. GILG,
Curé de Chambord.

N.-B. — On me réclamait depuis longtemps ce récit objectif et détaillé de la Semaine Martyre de Chambord. Il m'a toujours répugné de l'entreprendre. J'ai enfin cédé à des instances pressantes et réitérées.

C'est fait. Dieu soit loué !

Pour compléter le tableau ainsi brossé, il était nécessaire d'y annexer les multiples témoignages qui m'ont été adressés. C'est là un souci de vérité qui, par contre-coup, contrevient à la modestie. Je m'en excuse très simplement auprès de mon lecteur.

La reconnaissance officielle

©

Le Gouvernement fut rapidement informé des événements de Chambord.

Le 20 novembre 1945, le Ministre de l'Education Nationale écrivait à M. le Chanoine Gilg la lettre de remerciements que voici :

Paris, le 20 novembre 1945.

Monsieur le Curé,

Il m'a été rendu compte de votre brillante conduite durant les journées qui précédèrent la Libération de Chambord. Vous avez, par votre courage, sauvé la vie des otages pris par l'ennemi, et préservé de l'incendie le château de Chambord et les dépôts des Musées Nationaux qu'il renfermait.

En vous félicitant de votre patriotique attitude, je tiens à vous exprimer la satisfaction du Gouvernement et mes remerciements personnels pour avoir conservé au patrimoine national des trésors artistiques d'un haut prix.

Veillez croire, Monsieur le Curé, à l'assurance de mes sentiments particulièrement distingués.

R. CAPITANT,
Ministre de l'Education Nationale.

Le 25 février 1946, le Ministre de l'Intérieur décerne au défenseur de Chambord la médaille d'argent de la Reconnaissance Française « pour services signalés rendus à la France ».

Enfin, le 23 juin 1949, le « Journal Officiel » publie un décret lui accordant la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre avec palme « Pour services exceptionnels de guerre et de Résistance ».

Dès le lendemain, M. R. Holveck, préfet de Loir-et-Cher, portait la bonne nouvelle à la connaissance de l'intéressé par l'élogieuse lettre suivante :

Le Préfet de Loir-et-Cher

Blois, le 24 juin 1949.

Monsieur le Chanoine,

C'est avec le plus grand plaisir que j'ai pris connaissance dans le « Journal Officiel » du 23 juin 1949, du décret prononçant votre nomination au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Je tiens, en cette circonstance, à vous adresser mes vives félicitations personnelles pour cette haute distinction qui vient si heureusement sanctionner votre attitude héroïque pendant l'occupation, notamment lors des sanglantes journées des 21 et 23 août 1944.

Tous ceux qui connaissent vos beaux états de services et la part prépondérante que vous avez prise à la Libération de Chambord sous son double aspect : sauvetage du Château et remise en liberté d'un nombre important d'otages, ne manqueront pas, j'en suis sûr, d'applaudir comme je le fais moi-même à ce témoignage de reconnaissance qui honore le Gouvernement.

Veillez agréer, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

R. HOLVECK

Ici, il faut rendre hommage à M. Robert Bruyneel, député de Loir-et-Cher, alors sous-secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil qui, en examinant le dossier d'attribution de la croix de guerre à la commune de Chambord, se rendit compte des mérites exceptionnels de M. le Curé de Chambord et se promit de lui faire attribuer la croix de la Légion d'Honneur.

C'est lui qui l'épingla sur la poitrine du récipiendaire le 14 juillet 1949, dans la cour d'honneur du château (et non à Blois comme il était convenu d'abord), au cours de cérémonies émouvantes auxquelles participa, bien entendu, tout le village, Conseil Municipal en tête, et devant de nombreuses personnalités que l'on retrouvera sur la photographie reproduite ci-contre.

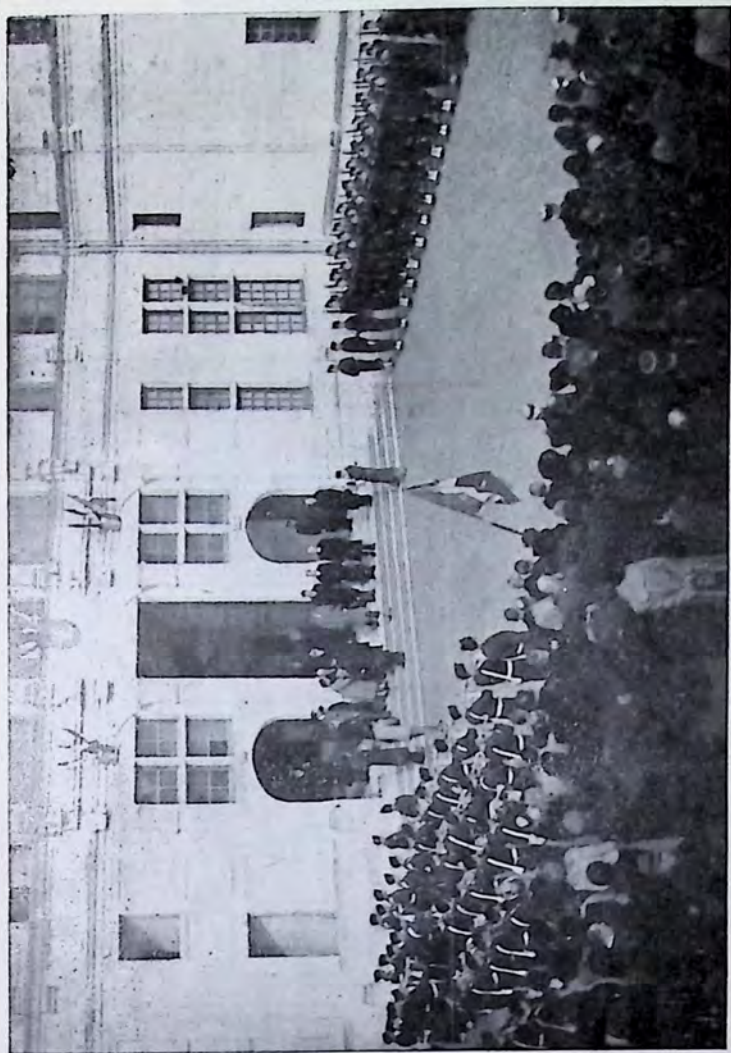


Photo Couragie DREUN

Cérémonie de la remise de la Croix de Guerre à la commune de Chambord

(20 février 1949)



Photo Consegue Dreux

14 JUILLET 1949. — Remise de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur à M. le Chanoine GILG

Au centre, M. Robert Bruyneel, qui vient de décorer M. l'abbé Gilg, qui se trouve à sa droite. A sa gauche, sur le même rang, M. R. Holveck, préfet de Loir-et-Cher, et S. Exc. Monseigneur Robin, évêque de Blois. Au-dessus un groupe de prêtres du diocèse, tous décorés de la Légion d'Honneur ; M. Nain, maire de Chambord, et M. Boucher, conseiller municipal, M. le docteur Lacaille. Devant, un groupe de jeunes Alsaciennes, une Polonoise et une petite Solognote en coiffe du pays, petite-fille de M. Nain, et des parents de M. l'abbé Gilg ; Mlle Nicole Glatz en Alsacienne ; M. Maurice Canard, maire de Morée (Loir-et-Cher).

Lettres et témoignages



Lettres de Monseigneur l'Évêque

EVECHE
DE BLOIS

Blois, le 7 Septembre 1944.

« Cher Monsieur le Curé,

« Je ne sais quand cette lettre vous parviendra ; mais je me fais un devoir de vous l'écrire sans tarder, pour vous dire combien j'ai été touché d'apprendre la conduite très digne, très charitable, et finalement victorieuse que vous avez tenue à Chambord, à l'occasion de représailles qui allaient s'exercer, et où devaient être sacrifiées des vies humaines, en même temps que des immeubles détruits.

« Vous avez d'autre part été aussi accueillant et hospitalier que possible à l'égard de réfugiés qui se trouvaient désormais sans gîte. De cela comme du reste, soyez profondément félicité et remercié.

« J'ai dit que j'étais très touché des témoignages qui m'avaient été rendus à votre sujet ; mais je n'en ai été nullement surpris. Sans doute, votre connaissance de la langue allemande a rendu plus facile votre intervention : mais ce qui lui a donné son caractère décisif, c'est le cœur que vous y avez mis, puisque, d'après ce qui m'a été dit, vous auriez été jusqu'à vous offrir à la place de ceux que l'on voulait fusiller.

« Comment ne pas reconnaître là un vrai prêtre, c'est-à-dire un autre Jésus-Christ, qui sait donner sa vie pour son troupeau, et, occasionnellement, pour beaucoup d'autres qui font partie de son bercaïl ?

« Je demande au Bon Dieu de vous récompenser au centuple de cette grande charité, et de faire que les âmes qui ont été témoins de votre intervention se sentent, s'il en est besoin, orientées davantage de son côté.

« Je vous bénis très paternellement, cher Monsieur le Curé, et je vous redis mes sentiments de grande affection en Notre-Seigneur. »

† GEORGES,
Evêque de Blois.

« Je profite d'une occasion pour faire parvenir ce mot, cher Monsieur le Curé, plus tôt heureusement que je ne l'espérais. »



EVECHE
DE BLOIS

Blois, le 2 Octobre 1944.

« Cher Monsieur le Curé,

« Dès que j'ai connu par vos réfugiés, votre belle et charitable conduite de la fin d'août, j'ai tenu à vous en exprimer sans retard ma reconnaissance et mes félicitations.

« Mais les informations successives qui nous sont parvenues depuis nous ont montré l'ampleur de votre intervention, et je ne saurais passer sous silence, ni de vous à moi, ni à l'égard même du grand public, ce que cette intervention a eu de notable et de décisif.

« Je viens donc vous demander d'accepter, en témoignage de paternelle gratitude, en mon nom, au nom du

diocèse, et je dirai de la France elle-même, le camail de Chanoine honoraire de la cathédrale de Blois.

« Je sais votre désintéressement : ce que vous avez fait vous l'avez accompli sans aucune arrière-pensée, en vue du seul bien général ; mais il est permis à ceux qui vous aiment de faire un peu violence à votre modestie, et de vous presser d'accepter ce que votre Evêque vous offre. Mon geste à votre égard recevra l'approbation unanime ; c'est ce qui m'enhardit à vous demander de penser plus à l'honneur du clergé qu'à vous-même, et de me dire un « oui » très cordial.

« Veuillez agréer, cher Monsieur le Curé, l'expression de mes sentiments respectueux et profondément affectueux. »

† GEORGES,
Evêque de Blois.



A M. KELLER, Préfet de Loir-et-Cher,

« Monsieur le Préfet,

« Je n'hésite pas à vous transmettre le document ci-joint : c'est la copie d'une lettre qui m'a été adressée par M. l'abbé Gilg, curé de Chambord, en réponse, comme il le dit lui-même, à une lettre de moi que je lui avais fait parvenir dès que me fut connue, par des témoins appartenant à d'autres départements, la belle conduite qu'il avait tenue lors du passage des Allemands dans la paroisse et des tragiques journées qui se déroulèrent alors.

« M. l'abbé Gilg est un Alsacien d'origine, âgé de 76 ans, et qui aurait eu bien des raisons, depuis quelques années déjà de prendre sa retraite.

« La Providence le réservait pour ce qui s'est passé récemment, et où vous verrez la part prépondérante, et même décisive, qui fut la sienne, grâce à sa parfaite connaissance de l'allemand, grâce à son courage et à sa fermeté à des moments angoissants.

« Ce qu'il ne dit pas, ou plutôt à quoi il ne fait allusion qu'à mots couverts, mais dont les témoignages dont je parle plus haut m'avaient fait connaître, c'est qu'à un certain moment, il n'hésita pas à s'offrir lui-même à la place des otages qui allaient être fusillés.

« Il laisse aussi à peine entendre qu'il abrita sous son propre toit des familles alors sans abri, et grâce auxquelles j'ai pu être moi-même mis au courant de l'essentiel des événements.

« Quelle fut sa part dans la sauvegarde du château ? Je ne saurais le dire ; mais évidemment, avec la « furor teutonicus » à laquelle il fait allusion au cours de sa lettre, on pouvait tout craindre pour cette pièce unique de notre France, comme pour la vie de ceux qui étaient entre les mains de l'ennemi.

« Je suis persuadé, Monsieur le Préfet, que ces détails circonstanciés vous intéresseront et que, l'origine alsacienne du cher Curé, s'ajoutant à son esprit de décision et à son courage, ne pourront que vous le faire admirer davantage.

« Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'expression de ma considération très distinguée. »

† GEORGES,
Evêque de Blois.

Lettres adressées à Monseigneur l'Évêque

Lettre de M. NAIN, Régisseur du château de Chambord :

« Chambord, le 31 août 1944,

« Monseigneur,

Je ne suis peut-être pas tout à fait un inconnu, car, à plusieurs reprises, j'ai eu le grand honneur de recevoir votre visite au château de Chambord où j'ai mes appartements comme Régisseur du domaine.

« Comme représentant de ce domaine, au nom de la population, en mon nom personnel, je tiens à signaler à Votre Excellence avec quelle abnégation, avec quel dévouement, notre bon Pasteur, Monsieur l'abbé Gilg, a rempli sa mission pendant ces temps troublés.

« Malgré son grand âge, il a apporté à chacun le réconfort de sa présence, il a consolé, soutenu ses paroissiens.

« Au plus fort de la tourmente, le lundi 21 août, quand les mitrailleuses menaçaient les habitants, quand le feu dévorait les maisons, il a préservé certains immeubles et sauvé du poteau d'exécution plusieurs de ses paroissiens.

« Si je suis encore vivant, je le dois, je crois, en grande partie à l'intervention de M. l'abbé Gilg, aussi j'ai tenu à vous faire savoir combien nous lui sommes reconnaissants.

« Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux. »

Signé : J. NAIN.

*Lettre de M. Jean BAILLY, Pharmacien à Le Trait
(Seine-Inférieure) :*

4 Septembre 1944.

« Excellence,

« Réfugié du Calvados, où je fus surpris par le débarquement, avec mon fils âgé de douze ans, je suis arrivé à Chambord le douze juillet, après une dernière étape passée à La Chapelle-Saint-Martin-en-Plaine, où Monsieur le Curé de cette Paroisse nous avait accueillis avec la plus grande bonté.

« Nous retournons maintenant vers la Normandie et, avant de quitter le diocèse de Blois, je me fais un devoir d'en saluer respectueusement le chef vénéré et d'exprimer à Votre Excellence la gratitude toute particulière que j'éprouve envers Monsieur l'abbé Gilg, curé de Chambord.

« Puisant sa force auprès du Tabernacle, ce vénérable prêtre, d'une infinie bonté, a été, pour tous ses paroissiens, durant la semaine tragique du 21 au 28 août, un réconfort et un exemple.

« Courageusement, méprisant la fatigue, malgré son grand âge, Monsieur l'abbé Gilg, avec le plus habile sang-froid, tint tête aux autorités allemandes et réussit à sauver tout ce qui pouvait l'être des hommes et des biens, limitant ainsi les représailles à l'inévitable.

« Ensuite, après avoir rendu aux morts les derniers devoirs, Monsieur le Curé s'employa à consoler les familles éprouvées, à ramener le calme dans les esprits, tout en demeurant sur la brèche, accourant au moindre appel de ses ouailles dès que son intervention auprès des autorités d'occupation semblait nécessaire.

« Je ne crains pas de dire que le plus grand nombre des otages épargnés lui doivent la vie, ainsi que plusieurs jeunes gens rencontrés par les Allemands.

« Monsieur le Curé eut d'ailleurs la joie de voir ses efforts récompensés par des fruits spirituels qui touchèrent son cœur de bon serviteur du Maître.

« En ce qui me concerne, mon logement ayant été incendié, j'ai reçu au prebytere de Chambord, avec mon fils, la plus paternelle hospitalité de la part de M. l'abbé Gilg qui nous ouvrit sa demeure et son cœur de Pasteur, ne sachant quoi faire pour nous faire oublier l'amertume de ces heures tragiques.

« Je considère comme un devoir de vous exposer ces faits, Monseigneur, pour vous traduire la profonde reconnaissance que je garde à M. l'abbé Gilg, dont l'attitude fit mon admiration.

« Daignez agréer, etc. (Signé) : Jean BAILLY.



Lettre d'une mère de famille de Chambord :

6 Octobre 1944.

« Monseigneur,

« Veuillez écouter une maman de sept enfants qui vient vous confier les heures de souffrances qu'elle a endurées l'après-midi du 21 août, lorsque les Allemands sont entrés à Chambord avec l'ordre de brûler tout Chambord et de prendre des otages ; et vous dire aussi combien nous devons tous, habitants de Chambord, à notre brave et cher Curé qui, malgré son grand âge, montra tant de courage et de dévouement pour la population, en parlementant avec les officiers allemands, afin de sauver les hommes pris comme otages et empêcher que l'on ne mette le feu à toutes les maisons.

« Des hommes ont été fusillés, des maisons ont brûlé, mais, hélas ! il n'y avait rien à faire pour l'empêcher.

« Pour moi, personnellement, notre cher prêtre a sau-

vé mon mari et mon troisième fils âgé de 14 ans, qui avaient été pris comme otages et mes deux fils âgés de 20 ans et 19 ans, cachés dans mon grenier, qui devaient périr brûlés vifs ou être fusillés, si les Allemands les avaient vus. Jamais je n'oublierai les heures terribles que j'ai passées jusqu'au moment où grâce à Dieu et à notre cher Curé, j'ai pu être réunie près de ceux qui me sont si chers et que je croyais ne plus revoir vivants. Aussi, Monseigneur, si dans vos annales, vous publiez les actes de courage de vos prêtres, je vous demande de citer notre curé qui a bien mérité de son pays et de ses fidèles.

« Croyez, Monseigneur, à tout mon religieux dévouement.

« Votre fidèle servante,
(Signé) : Mme SALAUN, Chambord.



Lettres adressées à Monsieur le Curé

Lettre de Monsieur le Maire de Chambord :

« 25 Août 1944,

« Le Maire de Chambord, à Monsieur l'abbé Gilg, curé de Chambord.

« Au nom du Conseil, je tiens à vous remercier chaleureusement de votre généreuse intervention auprès des Allemands, lors des événements tragiques qui ont marqué la journée du 21 août 1944. Grâce à votre dévouement, les représailles ont été atténuées et des vies humaines ont pu être sauvées.

« Le Maire : A. LE MEUR. »



Photo Gonzague DREUX

M. le Chanoine Gilg
devant le château qu'il a sauvé de la destruction (1949)

*D'une lettre de M. Henri Marand, conseiller municipal
de Chambord, Chevalier du Mérite Agricole :*

« 26 Août 1944.

« Toutes mes félicitations pour votre belle conduite
auprès des autorités d'occupation pour sauver la vie des
habitants de Chambord. »



D'une lettre de M. Philippe Lauga, pris et délivré :

« 26 Septembre 1944.

« Monsieur le Curé,

« Votre magnifique attitude, dont je n'oublierai ja-
mais qu'elle a sauvé la vie à mon père et la mienne, se
devait d'être signalée et honorée. Votre belle action, qui
pouvait craindre, de par votre modestie inhérente à la
mission sacrée que vous poursuivez, être oubliée, est ré-
vélée et ce n'est que justice. »



D'une lettre de Mme Lauga :

« 17 Novembre 1944.

« Monsieur le Curé,

« Nous sommes heureux de vous adresser toutes nos
félicitations à l'occasion de votre nomination. Jamais
honneur ne fut autant mérité. Nous qui ne devons la vie
de mon mari et de mon fils qu'à votre énergique inter-
vention, nous vous gardons une telle reconnaissance que
cette nouvelle nous apporte une grande joie. »

D'une lettre de M. Schommer, Inspecteur des Musées Nationaux :

« Palais du Louvre, 21 Novembre 1944.

« Cher Monsieur le Curé,

« Je vous demande de me croire associé aux sentiments qui sont, j'en ai la certitude, ceux de tous les habitants de Chambord, qui ont contracté envers vous, pendant les tragiques journées des 21 et 23 août, des obligations que rien ne peut prescrire et dont, pour ma part, je ne saurais perdre la mémoire. Si longtemps que je vivrai, je vous verrai toujours disputant à l'ennemi des vies en péril. »



D'une lettre de M. Séchet, un des cinq maquisards pris et délivrés :

« Bureau de Recrutement, 8 février 1945.

« Monsieur le Curé,

« Avant de quitter définitivement Chambord, et peut-être aussi bientôt le Blésois, je m'en voudrais de ne pas venir vous adresser mes remerciements émus pour les journées tragiques et pénibles que nous avons vécues l'été dernier. Je remercie Dieu d'abord de m'avoir fait échapper aux barbaries nazies, et vous ensuite, Monsieur le Curé, d'avoir si bien défendu ma cause et celle de mes camarades, qui se trouvaient avec moi le mercredi 23 août. Grâce à vos prières et à l'énergie dont vous avez fait preuve, nous avons pu sortir indemnes de cette fâcheuse aventure, dans laquelle nous étions si mal embarqués. Je vous en devrai une éternelle reconnaissance... »

D'une lettre de M. J.-A. Thoreau, Inspecteur des Eaux et Forêts :

« 14 Mars 1945.

« Monsieur le Chanoine,

« Je veux, au nom de l'Administration des Eaux et Forêts et en mon nom personnel, vous exprimer toute notre reconnaissance et nos sincères félicitations pour votre conduite au cours de la terrible semaine qu'a connue Chambord, du 21 au 27 août 1944.

« Grâce à vos énergiques et courageuses interventions auprès des autorités ennemies, grâce à votre dévouement empreint du plus pur esprit patriotique, vous avez sauvé le village de Chambord et tous ses habitants. Sans vous, Chambord eût été sans doute un autre Oradour-sur-Glane. Personnellement, je vous dois beaucoup, puisque vous avez sauvé Mme Thoreau que les Allemands avaient gardée comme otage.

« Vous ne sauriez croire combien je suis heureux que de tels services aient été rendus par un Français qui soit, à la fois, prêtre et Alsacien. »



M. J.-A. Thoreau, inspecteur des Eaux et Forêts, nous permettra, dût sa modestie en souffrir, de rappeler ici sa courageuse conduite sous l'occupation.

En août 1940, il ouvrait dans le Parc de Chambord des chantiers d'exploitation et de carbonisation qui servirent à camoufler des jeunes gens désignés pour le S. T. O., des prisonniers évadés et des agents du service de renseignements du 2^e Bureau.

Malgré les lourdes impositions exigées, les Allemands reçurent péniblement 0,5 % de la production des chantiers en bois de feu et 4,5 % du charbon de bois ! Et encore ils furent copieusement volés sur le poids et la qualité !

Mais en 1944, les choses se gâtèrent par suite de la défection — pour ne pas dire plus — de quatre jeunes réfractaires qui passèrent à la Milice et dénoncèrent le « maquis légal des Eaux et Forêts ». A partir de ce moment, perquisitions et menaces se multiplièrent. 70 jeunes gens furent incarcérés à la prison de Blois le 26 mai 1944. Ils furent heureusement li-

bérés le 16 juin grâce à l'aide d'un membre influent du R.N.P. qui fit intervenir Déat lui-même. A partir de ce moment, on redoubla de précautions et de camouflages. Quant à M. Thoreau, prévenu que son arrestation était décidée, il refusa de fuir afin de ne pas découvrir les jeunes gens de son organisation. Convoqué à la Gestapo, il a subi sans broncher trois heures d'interrogatoire et réussit à se tirer des griffes du redoutable Bauer.

Si celui-ci avait pu se douter que M. Thoreau appartenait depuis mars 1943 au Service des Renseignements du 2^e Bureau français, il se fût réjoui d'envoyer à la mort un adversaire aussi dangereux. Et ses deux fidèles et courageux adjoints, Paul Olivreau et James Marchais n'eussent pas tardé à le suivre au poteau.

Grâce à Dieu, tous ces braves Français nous ont été conservés !



GUIBERT Emile
garde du Domaine de Chambord

Reconnais avoir été fait prisonnier le 21 août 1944 par les troupes allemandes et conduit sous un hangar du pays où se trouvaient déjà une douzaine de camarades gardés à vue par des soldats S. S., armés de mitraillettes. Notre groupe fut ensuite conduit au château devant le major Ley pour y subir un interrogatoire. Je devais être fusillé comme mes camarades et je ne dois la vie qu'à l'intervention et au courage héroïque de notre cher curé, Monsieur l'abbé Gilg, qui a su si bien plaider ma cause et calmer la fureur de l'ennemi.

Je ne sais comment exprimer à Monsieur l'abbé Gilg tous mes remerciements et ma profonde reconnaissance.

E. GUIBERT.



Paris, rue La Feuillade, 4

Le 26 novembre 1945.

Monsieur le Curé,

Les sept tableaux de Van Loo qui ornent notre Basilique représentant la vie de saint Augustin nous sont revenus après un séjour de six ans au château de Chambord. J'apprends par le journal que nous vous devons leur salut en août 1944. Je ne saurais trop vous dire la gratitude que nous vous devons, tant pour la conservation de ces chefs-d'œuvre que pour tous ceux que votre courage a conservés au patrimoine artistique de la France. Vous êtes Alsacien et c'est un grand ami de l'Alsace, familier du Mont Sainte-Odile, qui vous en remercie.

Chanoine JOURDAIN,
Curé de la Basilique N.-D. des Victoires, Paris

GAUTHIER ALEXANDRE
Garde-brigadier du Domaine de Chambord

Certifie que le 21 août 1944, arrêté par les S. S. du Major Ley, emmené sur la pelouse où se trouvaient déjà plusieurs de mes compatriotes (qui par la suite ont été fusillés), j'ai été en grand danger et je n'ai été remis en liberté que par l'intervention énergique de notre bon pasteur, M. l'abbé Gilg. Je lui en suis très reconnaissant.

A. GAUTHIER.



Cher Monsieur le Curé,

Voyez-vous, Monsieur le Curé, ces jours-ci en ouvrant mon journal, quelle ne fut pas ma surprise de voir votre photo en première page à l'occasion de cette Croix de Guerre remise à la commune de Chambord. Aussitôt les souvenirs se sont précipités dans ma tête : l'avion qui s'est écrasé à 100 mètres du château, les huit copains fusillés par les Allemands, l'incendie du village, le pillage et un incident personnel, les Allemands voulant mettre le feu à une maison près de l'hôtel où je m'étais caché avec un ami, et, grâce à vous, Monsieur le Curé, à votre connaissance de l'allemand, nous avons été sauvés.

C'est de tout cœur que je vous remercie ici et doublement en tant que Alsacien-Lorrain.

Roger BOURGMAYER,
alias Robert DUVAL.



LE GENERAL DE GAULLE

Paris, le 12 décembre 1945.

Monsieur le Chanoine,

La lettre que vous avez eu la délicate pensée de m'adresser m'est bien parvenue.

Je suis heureux d'ajouter mes félicitations personnelles à toutes celles que vous avez déjà reçues pour votre belle action sous l'occupation.

Veillez agréer, Monsieur le Chanoine, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Ch. DE GAULLE.



Une petite première communiant :

Monsieur le Curé, je n'oublierai jamais la journée du 21 août 1944 quand vous avez sauvé la vie de mon père et de mes trois frères et sauvé le pays d'une destruction complète par le feu et par les armes.

Blanche SALAUN.

Cher Monsieur le Curé,

Pendant ces sombres journées, vous avez été, permettez-moi de vous le dire, plein de courage et de bravoure devant un ennemi implacable ; vous avez épargné bien des malheurs, vous avez été vraiment un héros. Sans vous, que serait-il arrivé ?...

Je me souviens aussi de cette pourchasse où ce bandit de milicien aurait bien pu vous atteindre à ma place. D'après ce que je crois savoir, il est arrêté et doit attendre son jugement ; les gendarmes sont venus voici quelques semaines et m'ont demandé de faire une déposition à son sujet ; enfin, je pense que tous ces mauvais Français qui ont aidé les Allemands à traquer leurs frères seront châtiés comme ils le méritent.

Norbert MARTIN,
Saint-Saturnin-sur-Loire, par Brissac
(Maine-et-Loire).

⊙

Cher Monsieur le Curé,

Etant à Chambord dans les moments terribles d'août 1944, je me souviens très bien de votre conduite héroïque. Je me rappelle être venue au presbytère chercher des couvertures camouflées dans le grenier à l'intention des maquisards et des familles cachées dans la forêt.

Quels services n'avez-vous pas rendus à moi et à tant d'autres.

Nous vous en sommes pleinement reconnaissants.

Mme SIMONE ANDRE MICHEL.

⊙

Monsieur le Curé,

Je suis très heureuse du geste du Gouvernement. C'est justice faite. Chambord n'oubliera jamais qu'aux jours d'août 1944, son Curé s'est interposé pour éviter le pire, s'offrant même en otage pour sauver des vies.

Monsieur le Curé, permettez-moi de vous en féliciter et de vous redire, avec tous, la reconnaissance que je vous dois. Je vous verrai longtemps parlementant avec les Allemands, alors que nous étions dans les sous-sols du château, terrifiées par les incendies allumés partout.

Croyez, Monsieur le Curé, à l'assurance de mon profond respect.

M. BORDEAUX.

(La signataire fut enfermée avec ses élèves dans le château le 21 août 1944).

Hilgers Robert Beuge

Einiges Notizen zur Geschichte - Heide

Ms. No 45.

Paris 66, den 30. 5. 1945.

38. Rue de Valenciennes - Heide.

Ich bedauere immer so sehr, dass meine Eltern nach dem Befehl von Grandpa und der
Einnahme der Ruhr, am 21. 8. 1945, durch die der deutsche Ms. 652 usollung der Flammen im Rheinland,
überlebt, gewesen ist, der sich bei mir nach meinem Heimern für die Erlösung der Bevölkerung und die Erlösung
des unserer eingeleitet hat.

Ich danke sehr sehr herzlich für die bis dahin mir von Grandpa und
die hinterbliebenen der Hauptführung auf der Insel, habe ich mich auf die Insel bringen zu lassen, das Flammen
Erlösung, die während der Flammen nach Leipzig über Paris bis auf 5 Mann für andere, die
denn bei der Aufnahme helfen, und Nachrichten gegeben werden.

Robert Beuge.

Durch Hilgers und Vornamen der Familien Ms. 652.

Le témoignage de l'ennemi



J'ai beaucoup hésité avant de publier le « *témoignage de l'ennemi* », dont on trouvera ci-contre la photographie. Le souvenir pénible de mes contacts avec lui m'en avait écarté jusqu'à présent.

Aujourd'hui, l'esprit plus apaisé et le souci de la vérité historique l'ont emporté et je verse au dossier de l'Histoire ce document rédigé *en prison* par le major Robert Leye qui commandait la troupe que j'empêchai à grand'peine de faire de notre Chambord un autre Orléans.

Du même coup est pleinement mis en lumière l'immense péril couru par la population, le château, les trésors du Louvre et les immeubles de la commune.

Voici, en effet, la traduction de cette lettre :

MAJOR ROBERT LEYE
Prison Militaire du Cherche-Midi
Matricule n° 45

Paris, le 20-5-1946.

Par la présente, je certifie sous serment, qu'à ma connaissance, lors des combats de Chambord et de la prise de la localité, le 21-8-1944, par un groupe du bataillon de choc, section 602, ce fut SEUL (1) le curé de Chambord, M. Gilg, qui soit ENERGIQUEMENT (1) intervenu auprès de moi-même et de mes officiers, en vue d'épargner la population et le château.

En dépit des très graves irritations provoquées, chez mes hommes, par les pertes subies et par la manière sournoise de l'adversaire pour mener le combat, je me suis décidé, à la suite de la pathétique plaidoirie du curé Gilg, de libérer la population masculine, après vérification minutieuse des papiers, à l'exception de 5 hommes trouvés porteurs d'armes et de munitions après leur capture.

Robert LEYE,
Ex-Major et Commandant
du bataillon de choc, section 602.

(1) C'est moi qui souligne.

CONCLUSION



De tels documents dispensent de tout commentaire et méritent de passer à l'Histoire ; aussi bien un journal local a-t-il mentionné ces faits sous le titre « Un Patriote ».

Qu'il nous soit permis de dire ici la fierté qu'en éprouve le Clergé diocésain.

Nous ne doutons pas que le souvenir de cet héroïque dévouement sera transmis dans les familles, et que, dans les générations futures, les petits enfants de Chambord apprendront de leurs parents que, s'ils ont vu le jour et s'ils peuvent vivre dans leur coquet village, c'est parce que dans les jours tragiques d'août 1944 leur aïeul a été préservé du massacre et le village de l'incendie par le patriotique courage d'un humble curé, vrai prêtre et vrai Français.

Nous voudrions aussi que ces lignes contribuassent à faire savoir aux petits Français d'alors, qui apprendront l'Histoire, que si la France a conservé cette richesse, ce joyau d'architecture qu'est le château de Chambord, c'est en grande partie grâce au dévouement, à l'intelligente et énergique intervention de ce même prêtre, Monsieur l'abbé Marie-Joseph GILG, curé de Chambord.

Chanoine Em. JOULIN.

Chambord et son curé providentiellement protégés par leur patron saint Louis



Tous ceux qui ont pris connaissance de la *Semaine martyre* m'adressent des louanges quand ils me rencontrent ; d'autres, nombreux, traitent les résultats consolants obtenus de miraculeux. Je veux seulement citer ici trois impressions autorisées :

M. Thoreau, Inspecteur des Eaux et Forêts, témoin oculaire et chef des Résistants de Chambord, s'écrie dans son discours du 21 avril 1945 :

« Le pire était à craindre, quand, au milieu de la tourmente, un homme s'est levé, un Alsacien, un Prêtre, L'Abbé Gilg, n'écoutant que son courage, seul, face à face avec le commandant ennemi, bravant tous les dangers, défendit opiniâtrement et victorieusement sa paroisse. »

« M. le Chanoine, je sais que je vais soumettre votre modestie à une rude épreuve ; mais il faut que l'on sache que, grâce à vous, Chambord a été sauvé et que, sans vous, notre département aurait joui du triste privilège de connaître un Maillé-près-Tours, voire un Oradour-sur-Glane. Permettez-moi de rendre un public hommage à votre patriotisme — et, moi-même qui vous dois tant, de vous redire avec émotion : Merci ! »

C'est ensuite le Sous-Secrétaire d'Etat, bien renseigné, M. Bruyneel, dans son discours du 20 février 1949, qui dit :

« Sans le curé de Chambord, nous serions peut-être »



Reliquaire sculpté en 1950 par M. le Baron de Cools
pour M. le Curé Gilg, qui l'a fait placer dans l'Église de Chambord
où sa relique sera vénéral

aujourd'hui inclinés devant des centaines de croix. Qui sait si je ne parlerais pas en ce moment devant des monceaux de ruines, pleurant nos morts et les trésors artistiques perdus ? »

Le même M. Bruyneel dit encore :

« Presque miraculeusement, Chambord a été sauvé de l'anéantissement. »

Enfin, un touriste parisien et sa femme, otages libérés le 21 août 1944, m'écrivent le 7 janvier 1945 :

« Nous ne pouvons nous empêcher de penser à Chambord et à son curé, à l'intervention miraculeuse duquel tant de gens doivent d'avoir conservé leurs biens, et, ce qui est plus précieux, leur vie. »

Signé : Victor Molodoosky.

Voici maintenant ce que j'ai consigné dans mon cahier mémoire et qui doit être mentionné dans cette 9^e édition :

Tout homme, s'il a soin d'inscrire les événements marquants de sa vie, s'il est de bonne foi, finira par découvrir la marque providentielle, soit directement divine, soit par l'intercession d'un saint. Et ceci pour avertir, prévenir, guérir, convertir, bénir ou protéger ; rarement pour punir.

Voici donc pourquoi je crois à une protection visible de Notre Patron Saint Louis :

I. — *L'Avion américain.* — Le 22 juin 1944, jeudi, je pars vers Saint-Dyé. Au haut de la côte des Bouchers, j'aperçois un avion américain qui tourne et revient lentement. Non loin devant moi, quelques vaches avec leurs gardiens, quatre ou cinq. Or, on avait annoncé que les Américains mitrailleraient tout véhicule et tout attroupement. Prévoyant le danger, je crie : « Rentrez vite sous bois, car nous sommes repérés par l'avion. Moi-même, je me mets à l'abri et, croyant être en sûreté, je ramasse quelques champignons.

Je lève les yeux et à peine ai-je vu l'avion que celui-ci fonce vers moi, avec le sinistre sifflement de multiples sirènes modernes.

Croyant avoir été aperçu, je me plaque par terre et recommande mon âme à Dieu. Acte de contrition. L'avion, à 15 mètres du sol, se remet en marche avec d'effrayants beuglements d'un troupeau de bêtes sauvages blessées et à l'agonie.

Je me relève, rassuré. Deux minutes après, j'entends le craquement de la chute. Un malheur est certainement arrivé.

Je cours vers le château. En route, je vois grillées les feuilles hautes d'un grand tremble. L'avion a donc traversé la route à environ 30 mètres ouest évitant ainsi le calvaire Saint-Louis où nous allons souvent prier. Il se dirige vers l'hôtel Saint-Michel et le bas bourg (M. le Meur, gérant de l'hôtel et maire de Chambord, me l'a affirmé) et ensuite (d'après le sentiment de M. Nain, régisseur), il m'a semblé survoler très bas le château. Ensuite, dernière révérence, l'avion retourne vers le calvaire Saint-Louis par le côté opposé, semblant le saluer respectueusement. Enfin, après plusieurs virevoltes, il va se fracasser en milliers de morceaux dans la rivière.

L'échancrure du mur défoncé et la position couchée de l'avion indiquent nettement que l'appareil, en dernier ressort, venait du calvaire Saint-Louis. L'avion a donc fait le tour du calvaire après avoir épargné le curé, le village et le château. En outre, il est étonnant que deux bombes très dangereuses aient été trouvées côte à côte dans la partie molle de la jetée du Cosson sans éclater. Enfin, chose plus extraordinaire encore, l'avion a exécuté cette fantastique randonnée sans pilote. Celui-ci, le capitaine William Kaplan, l'ayant abandonné vers Maslives en parachute parce que touché par la D. C. A., près de Chartres.

N'est-ce pas merveilleux ? Merci, Saint Louis !

II. — *Le 2 août 1944 à 6 h. 30.* — Je suis levé et me prépare à faire ma toilette. Brusquement, deux coups

de feu dans ma chambre. Du coup, j'ai dû être dénoncé à la Gestapo pour les services rendus aux Maquis. Mon sort serait celui du malheureux officier Albert Le Meur, de Chambord, emmené, blessé, à Mauthausen, endurer les tortures avec le R. P. Riquet (Albert Le Meur a partagé au bain la dure couchette du R. P. Riquet). Je me mets à genoux sur mon lit et fais mon acte de contrition : ma figure a reçu des éclats de verre, de bois et de plâtras. J'attends, angoissé ; j'entends une galopade dans ma cour, des coups de fusil dans le lointain, et puis un silence relatif.

Alors, je me lève et constate : mes contrevents et fenêtres ont volé en éclats. Dans mon antichambre, carreaux brisés ; ma chambre est semée d'éclats. Le calme revenu, j'ai voulu trouver les balles. Je les ai trouvées dans un réduit où habituellement je range l'Enfant-Jésus de la Crèche. Entendez bien : une à la droite de sa tête et l'autre à sa gauche, sans que la statue fût touchée.

Quant à moi, j'en fus quitte pour une nouvelle toilette.

Comment ai-je pu échapper à ce danger ??

Le 21 août 1944. — Le premier coup de canon sur le château a été tiré devant la croix de *Saint-Louis*. L'obus a seulement pénétré dans les terres.

Pourquoi ce raté ? Saint Louis le sait.

Du rond-point Saint-Louis, le canon est amené devant la mairie. Négligeant la consigne allemande qui menaçait de fusillade toute personne s'aventurant dehors seule, sans accompagnement de sentinelle allemande, je m'approche de la Mairie. L'artilleur m'a aperçu seul et il m'envoie le deuxième coup de canon. L'obus est entré dans le haut de la salle de classe et je n'ai même pas eu d'éclats ; mais, ébranlé fortement, j'ai pu me glisser vers mon presbytère.

IV. — Le 25 août, Fête de Saint Louis, mon agenda

porte : « Tranquillité parfaite toute la journée. Nous sommes débarrassés, libérés en même temps que Paris. Saint Louis a marqué son intervention non seulement pour Chambord, mais aussi pour la capitale.

Le dimanche, fête extérieure de notre Patron, nous vénérons la relique de notre Saint Protecteur. Les réfugiés et les rescapés partent pour Paris et la Normandie. Nous sommes enfin définitivement libérés.

Notre gratitude envers notre grand Saint devra continuer et s'intensifier : un reliquaire sculpté artistement par M. le Baron de Cools a été béni par Leurs Excellences Monseigneur Robin, évêque de Blois, et Monseigneur Blanchet, recteur de l'Université de Paris, le 27 août 1950. Un tableau du maître réputé, M. Eveillard, de Nantes, viendra prochainement compléter le pieux hommage et la gratitude que nous devons et garderons à notre Saint et puissant protecteur Saint Louis, Roi de France.

Pour conclure, je me demande encore aujourd'hui, comment j'ai pu tenir tête aux officiers qui tour à tour me menaçaient, lançant accusations et menaces contre les otages, les habitants et le château, et cela pendant des heures. Comment, dès leur fureur première, j'ai réussi à les gagner à ma cause ? celle d'épargner tout ?? C'est un mystère pour moi que je dois attribuer à la Providence et à Notre grand Saint Louis.

Les soldats allemands eux-mêmes furent déçus du contre-ordre, puisque, de rage, avant leur départ, ils ont empoisonné le puits, faute de pouvoir sévir, brûler et fusiller davantage, suivant les premiers ordres reçus dès le commencement.

Ma prière matinale a toujours été : « *Saint Louis, protégez-moi, ma paroisse et mes paroissiens.* »

Je crois fermement qu'elle a été exaucée.

J. GILG.

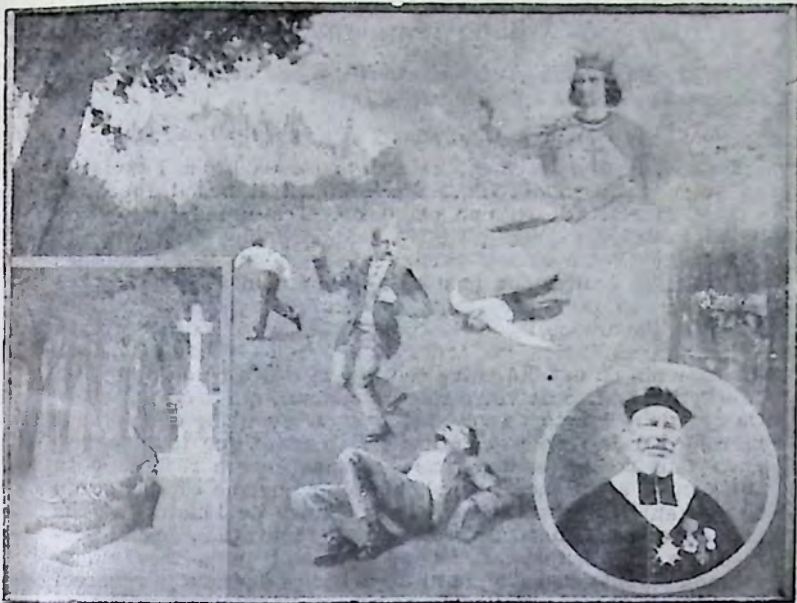


Photo Philippe DREUX

**EXPLICATION DE CE TABLEAU
EX-VOTO DE RECONNAISSANCE**

Le Maître Eveillard a fixé sur cette toile admirable les souvenirs mémorables de cette tragique journée du 21 août 1944.

Aux premières heures, MM. Daniel Hallier et Léon Bigot sont abattus près du calvaire Saint-Louis.

Dans l'après-midi, quatre nouvelles victimes tombent sous les balles allemandes, parmi lesquelles Jules Berthon, de Chambord (debout et de face).

En fin de la « semaine martyre », M. le Chanoine M.-J. Gilg, défenseur de Chambord, annonce à ses paroissiens l'heureuse issue de son intervention : château épargné, otages et maquisards libérés. Son visage est illuminé par la joie de cette bonne nouvelle.

25 août, nous voici tranquilles ; plus d'immédiates menaces...

En haut, à gauche, se profile comme dans un paysage de rêve, le château de Chambord.

À droite, sortant d'un nuage de fumées d'incendie, saint Louis, notre Patron, étend la main droite en signe de protection et tend une palme sur les fusillés en signe de patriotique compassion.

Peu de pertes, peu de victimes ; plus grande est notre reconnaissance.

Chambord, en grand danger, a été sauvé par saint Louis, patron de la France, et par son curé.

Ultime témoignage

De M. Paul-Léon Andrieu, d'Orléans, ce témoignage supplémentaire daté du 18 décembre 1945 :

Monsieur le Chanoine,

J'avais lu, dans la *Semaine Religieuse* de Blois, l'essentiel de votre pathétique récit, mais combien il prend toute sa valeur, ainsi réuni en une plaquette. C'est un document de toute première valeur, qui offre beaucoup plus qu'un intérêt épisodique. Votre action personnelle, pendant ces tragiques journées, si hautement pastorale, a eu d'un bout à l'autre un caractère providentiel qui ne peut être contesté et qui explique l'heureuse issue de cette lutte de l'Esprit contre la Bête, malgré toutes les probabilités et les précédents. Les instruments en ont été votre courage et votre résolution et la conception exacte de votre rôle de pasteur, qui a été la vôtre. Ce fut un bel acte de *résistance* « en avant », doublement marqué par le risque et l'efficacité. Il reste que tout ce qui, chez nous comme ailleurs, ne s'est pas encore résigné à la suprématie atomique, et garde au cœur quelque espérance en la primauté du spirituel et la survivance de l'humain, vous doit de la reconnaissance et aussi de l'admiration. Je me permets de vous exprimer, très simplement mais très sincèrement, les miennes. J'aimerais à me redire, lorsque je reverrai le château et son admirable cadre, et l'église qui renferme des trésors dont vous vous êtes fait le gardien érudit autant que fervent, que c'est grâce à vous s'ils nous ont été conservés, avec toutes les vies d'alentour, et qu'ils ne sont pas devenus un autre Oradour.

Ce que l'Angleterre et le monde pensent de l'issue de la Semaine Martyre de Chambord

21-27 Août 1944

Chambord a connu un autre jour glorieux de son histoire. Il fut en effet sauvé par un homme de noble caractère.

Ce fut le 21 Août 1944. Les Allemands, furieux de la défaite que leur infligeaient les Alliés, étaient sur le point d'incendier le château, prétextant avoir été mitraillés de la terrasse même du château. Ceci eût été une tragédie surpassant la perte du château, car les œuvres d'art des différents musées nationaux y avaient été entresposées. Avec un intrépide courage, le chanoine M.-J. Gilg, curé de Chambord, intervint. Personne ne saura jamais avec quels arguments il gagna la bataille, en dépit de ses 80 ans, en dépit aussi du fait que, né en Alsace il était considéré comme un sujet allemand transfuge et ne méritant par conséquent aucune faveur.

Il devait y avoir en lui quelque chose d'un prophète de l'ancien Testament, d'un homme qui converse avec Dieu. Non seulement le château et ses trésors furent épargnés, mais aussi les otages, qui déjà attendaient la mort, furent libérés ainsi que quelques hommes de la résistance capturés...

Pouvait-on clore par un épisode plus significatif la prestigieuse chronique de Chambord ?

(Extrait du livre anglais « Château of the Loire », de Vian Rowe).



Monsieur le Chanoine GILG en 1952



Photo Bernard BLANCHARD

Chambord - Eglise St-Louis du Domaine Royal

William s'est décroché, à la verticale de Chambard.
à 995 centains de metres, il est tombé près des murs.
à la Chaussée le Comte - entre le mur et Saumery -

- C'est l'autre pilote, recueilli par - Marcilhae
de Maslives, dont parle le Curé - avec beaucoup de
confiance - "Les piouettes" de l'Avion, sont pour le
moins très très exagérées -

R. Casas